



XVI, bi.

№ 5,489





LA VIE
DU COMTE DE
TOTLEBEN,

Ci-devant Colonel au Service des Etats-Généraux des Provinces-Unies, & dernièrement Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Russies;

CONTENANT
SES AVANTURES ET SES CAMPAGNES.

AVEC

UN TRAITÉ INTITULÉ:
LE
COMTE DE TOTLEBEN
RESSUSCITÉ ET DISCULPÉ.

Traduite du Hollandois.

À COLOGNE,
chez PIERRE MARTEAU,
MDCCLXII.

LA VIE
DU COMTE DE
TOTTERBEN

Gravé par Goussier au service des Arts de
la ville de Paris - sous la direction
de M. de la Harpe - Général des Archives de
la Nation - sous le patronage de
la Société des Bibliophiles de France



UN TRAITÉ
DU
COMTE DE TOTTERBEN
RÉVÉLÉ ET DÉCRIT

PAR
M. COLONNE
Chez F. B. M. M. M. M.
M. D. C. L. X. I. I.





V I E
DU COMTE DE
TOTLEBEN.

PREMIERE PARTIE.

Naissance du Comte de Totleben. Origine de sa Famille. Son Education. Caractere singulier de ses parens. Friponneries de sa jeunesse. Son avancement à la Cour de l'Electeur de Saxe. Son commerce amoureux avec une Dame à Dresde. Son élévation à la dignité de Comte. Son mariage, son divorce. Privation de son emploi. Raisons de sa sortie de Saxe, & son arrivée en Hollande.



L' *avanturier, connu sous le nom de COMTE DE TOTLEBEN, peut avoir des semblables, & il en a fans doute dans un siècle où l'intrigue & l'industrie semblent prévaloir à la fortune des hommes; mais ce guerrier vagabond a joué sur une infinité de théâtres, un rôle si extraordinaire, si grand même,*

A

me,

me, car il y a toutes fortes de grandeurs, qu'on auroit de la peine à en trouver un autre, dont les intrigues aient fait dans le monde autant de bruit que les siennes.

Le lieu de sa naissance est incertain. Quelques-uns le disent né dans le Cercle de Wittemberg en Saxe, d'autres dans une contrée voisine. Quoi qu'il en soit, il est fils d'un simple Gentil-homme qui, quoique noble d'extraction, ne porta jamais le titre de Comte, ni de Baron. Le vieux Totleben s'enivroit deux ou trois fois par jour. Ce n'étoit pas une petite pointe de vin, cette délicatesse n'est pas connue des Allemands. Boire, chasser, jurer, chercher querelle aux Paysans & les battre, faire des dettes & ne jamais payer, c'étoit à peu près toute son occupation. Quand la forêt avoit retenti du hanissement de ses chevaux & de l'aboy de sa meute, au retour sa maison retentissoit des crialleries de sa femme. On eût dit qu'elle s'étoit arrangée avec tous les Paysans du voisinage, pour lui rendre les mauvais traitemens qu'ils en recevoient. Tout trembloit devant lui, & il trembloit devant elle. Jamais aussi caractère de femme ne fut plus complet. Altiere, acariâtre, emportée, absolue en tout, & ne craignant ni le Diable, ni la mort. Elle le gouvernoit si impérieusement que ses moindres fantaisies étoient pour lui des ordres, auxquels il falloit se soumettre

mettre de gré ou de force. C'étoit un rare phénomène, que de voir un mari si soumis dans un pays où les femmes sont esclaves.

Le vieux Totleben souffroit impatiemment le joug, & ce n'avoit été qu'après bien des essais inutiles, qu'il avoit pris le parti de la sujettion, comprenant enfin que les caprices & les emportemens d'une femme sont des mouvemens convulsifs qui résistent à tous les remèdes, à la force des topiques & à la douceur des lénitifs. Cependant il avoit honte de sa foiblesse. *Ne suis-je pas, disoit-il à ses amis, un lâche, un fou, un sot, de me laisser maîtriser par une femme, & par une femme que je crains plus que je ne l'aime, moi qui d'ailleurs ne suis pas peureux? Mais enfin que faire? Cette Diabliesse seroit capable de me brûler la cervelle d'un coup de pistolet, si je m'obstinois à la contrecarrer; & en vérité je n'ai point envie de mourir.*

Cependant cette courageuse Amazone n'étoit ni assez désagréable pour manquer d'amans, ni assez insensible aux traits de l'amour, pour leur être cruelle. Elle fut merveilleusement bien se dédommager du mépris que l'ivrogne faisoit de ses charmes, & s'en dédommager même avec usure. En voici un échantillon. Nous allons raconter ce trait, moins pour égayer l'esprit du Lecteur, ou par envie de médire du beau Sexe, que pour faire con-

noître de quel sang notre Comte est issu. Nous n'y ajouterons rien.

Un jour le vieux Totleben s'enivra, c'étoit sa coutume journaliere; mais cette fois-là il profita de l'absence de sa chere moitié, pour en prendre plus qu'à l'ordinaire. Il en prit tant qu'à peine pouvoit-il se soutenir sur ses piés. Il se faisoit tard: sa femme alloit rentrer: elle vient, il l'entend, comment éviter sa colere, où se cacher? Sous une table, assez basse, couverte d'un grand tapis & posée au milieu d'un salon, dont la vue donnoit sur un beau jardin; néanmoins avant de s'y cacher, il ordonne à son valet de dire qu'il est allé faire une promenade. Tant mieux, dit-elle en entrant. Un galant tout neuf ou foit disant, dont elle venoit de faire la recrue, l'accompagnoit; elle vouloit traiter avec lui d'une affaire secrète; & pour ses affaires-là un tiers est de trop, si ce n'est l'Amour. Ils entrent donc sans défiance dans le salon, & en guise de sofa ils vont se mettre l'un & l'autre sur la table sous laquelle Totleben caché cuvoit son vin. Ils en étoient déjà à la conclusion, lorsque l'Amant craintif dit: *Mais, Madame, si Monsieur votre époux nous surprennoit, que diroit-il? Il auroit raison d'être jaloux. Que vous êtes simple,* reprit-elle en plaisantant, *l'ivrogne est au cabaret, au cheuil ou à l'écurie: qu'il y reste. Il fera bien de ne pas venir nous troubler,*

E

Et suppose qu'il vienne, qu'auroit-il à dire? Chacun a ses inclinations. Il aime le vin, ses chiens, ses chevaux; Et moi. . . . Qu'il vienne, s'il ose fourciller, je lui romps le cou. Madame, répliqua le galand sur le même ton, il vaut encore mieux lui orner la tête que de la lui rompre. La vengeance est plus douce Et plus digne d'une aussi aimable Dame que vous.

Il paroît qu'ils s'entendoient à merveille. Les regards, les gestes, les yeux, les mains, tout parloit. Ils s'entendirent si bien, qu'à la fin ils ne s'entendirent plus. Mais Totleben qui étoit sous la Table, entendoit tout; & je laisse au Lecteur à deviner ce qu'il en pensoit, il ne faut pas être grand forcier pour cela.

La scène amoureuse parut courte aux Acteurs, & très longue sans doute à Totleben, qui se tint néanmoins fort tranquille dans sa niche, & que la rage de se voir si cruellement affronté, sans oser dire mor, remit bientôt de son ivresse. Que n'osoit-il, il eût lavé sa honte dans le sang du galand; mais il n'osoit pas.

Cependant l'Amour bat des ailes & s'envole; & nos deux amans vont prendre le frais dans le jardin. Le captif saisit ce moment pour sortir de dessous la table, respirer & exhaler en même tems sa colere. Appercevant alors deux bouteilles, il s'en empare & croit ne pouvoir mieux faire que de noyer son chagrin

ainsi

A 3

dans

dans le vin. Se trouvant un peu soulagé par ce spécifique, il sort, fait feller deux chevaux, ordonne à un domestique de le suivre, se rend furtivement auprès d'un de ses intimes amis, à quelques lieues de là, bien résolu de se faire séparer de son épouse infidelle, & de demeurer chez son ami, jusqu'à ce que la séparation fût juridiquement ratifiée.

Madame Tottleben & son Amoureux se flattant d'avoir joui sans témoins des faveurs de Venus, ne furent pas sitot rentrés dans le salon, que voulant se rafraîchir, ils s'aperçurent que les bouteilles étoient vuides. Ce vol les étonna, mais ils n'en soupçonnerent pas l'auteur. *Ceci est singulier, Baron, dit-elle, avec quelque perplexité, mes gens me trompent, ou le Diable a été ici.* Là dessus les domestiques furent interrogés avec beaucoup de sévérité. Ils protestèrent tous de leur innocence, en assurant qu'aucun d'eux n'étoit entré dans le salon.

Tottleben passa la nuit hors de chez lui, & Madame n'en dormît pas moins; mais le lendemain de grand matin il envoya son ami lui proposer la dissolution de leur mariage. Elle comprit alors qu'elle avoit été épiée, & se sentant aussi coupable d'adultere qu'elle étoit persuadée de pouvoir en être convaincue, elle y consentit d'abord, & demanda pour toute grace que ses deux fils (dont notre Comte étoit l'aîné)

Painé) restassent sous sa direction. Sa demande lui fut malheureusement accordée. Plus connoisseur en amans qu'en bons gouverneurs, cette femme confia l'éducation de ses enfans aux soins d'un homme, dont le moindre vice étoit d'être un fripon adroit. Quel maître & quel exemple pour de jeunes élèves! Quelle école, quels principes & quels sentimens! . .

Mais tout cela sympatisoit avec les dispositions du jeune Torleben, dont nous écrivons l'Histoire. Naturellement fourbe & fertile en toutes sortes de méchancetés, le mauvais exemple de sa mere & celui de son précepteur ne servirent qu'à développer son caractère & à en hâter le progrès. Mille traits aussi subrils que méchans présagerent de bonne heure de plus grands crimes, & dès son enfance il se montra en petit, ce qu'il devoit être en grand dans un âge plus avancé. Il ne s'annonça pas seulement par ses actions: un pressentiment de l'avenir lui fit prédire sa fin, & l'on assure qu'en sondant son propre cœur, il augura lui-même qu'il ne mourroit pas *d'une mort naturelle*.

Parmi les tours de friponnerie dont brilla sa jeunesse, celui-ci ne tient pas le dernier rang. Étant un jour sans argent; & voulant en avoir par quelque moyen que ce fût, il alla chez un Orfevre & lui demanda au nom & de la part de sa mere, deux soucoupes ou pla-

taux d'argent, qu'il vendit d'abord à un Juif pour la moitié de la valeur: il eut bientôt dépensé ce qu'il en avoit reçu. L'Orfevre, qui le connoissoit, n'avoit fait aucune difficulté de lui confier ces effets. Mais lorsqu'il en présenta le mémoire à Madame Totleben, elle assura n'en avoir aucune connoissance, & refusa de payer: ce qui occasionna un procès qui fut terminé au desavantage de l'Orfevre: faute de preuves suffisantes, il fut débouté de sa demande; car le fripon nia le fait.

Le jeune Totleben, dont la principale étude consistoit dans la lecture de *la vie de Cartouche* & de *la Pratique des filous*, fit connoître par sa manière d'agir, qu'il alloit bientôt être lui même un autre Cartouche. Pressé d'argent il eut recours au dernier de ces deux livres. Par imitation d'un expédient qu'il y trouva, il se mit à plier plusieurs feuilles de papier en forme de lettres, & les cacheta, mais sans y rien écrire; après quoi il les adressa aux uns & aux autres des principaux habitans de la villè. Le facteur étoit un jeune homme, ou selon d'autres un pauvre vieillard, à qui il donnoit pour sa peine quelque petite gratification. Le port de ces lettres lui fut fidèlement remis & servit à ses menus plaisirs.

L'on prétend que n'ayant que quinze ans il abusa, par violence, d'une fille de paysan, encore plus jeune que lui.

On

On lui avoit donné pour le servir un domestique, François de naissance, à qui un jour par pure fantaisie & de gayeté de cœur, il donna de coups d'épée, & lui fit deux blessures dangereuses; mais comme le valet guérit en peu de tems, cette affaire n'eut pas de suites.

Madame Totleben avoit encore nombre de puissans amis, qui prirent fortement à cœur ses intérêts & ceux de ses enfans. A leur sollicitation son fils fut placé à la Cour du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, d'abord comme Page, & quelque tems après en qualité de Gentilhomme de la Chambre. Tandis qu'il étoit encore Page, il divertissoit souvent Sa Majesté par le récit de ses tours d'adresse & de friponnerie. Il arriva cependant un jour, que sa trop grande hardiesse faillit à le faire disgracier. Le Roi portoit pour la première fois un habit de velours bleu, richement galonné. Le jeune Totleben, à qui cet habit donna dans la vue, forma le projet de se l'approprier par quelque tour de sa façon: servant le Roi à table le même jour, il répandit à dessein un verre de vin sur le même habit. Ce Prince, qui considéra la chose comme un pur accident, se contenta de faire à son Page une légère réprimande. *Qu'importe, Sire, répliqua le jeune homme avec sa vivacité ordinaire, Votre Majesté peut tous les jours être aussi richement*

*ment vêtue ; mais moi, je suis un pauvre Diable,
& cet habit gâté n'accorderoit bien.*

Quand le jeune Totleben fut nommé Gentilhomme de la Chambre de l'Electeur, ce qui arriva deux ans après qu'il avoit été placé à la Cour, il étoit parvenu à cet âge dangereux, où les passions exercent leur empire avec le plus de violence. D'ailleurs l'on fait que la Cour est d'ordinaire le séjour de la galanterie. Les occasions s'y présentent sous ce point de vue attrayant qui flatte & la passion & la vanité. Celle de Saxe, sous les deux Rois Augustes, a passé pour une des plus galantes & des plus brillantes de l'Europe. Un jeune Gentilhomme, tel que Totleben, bien fait & plein d'esprit, ne pouvoit pas manquer d'avoir quelque intrigue d'amour. La Markgrave de . . . femme déjà sur le retour & qui, quoique fure du cœur de son Epoux, aimoit à voir un bel homme, ne regarda pas avec des yeux indifférens le nouveau Camérier. Attentive au caractère & aux qualités des Courtisans, elle s'aperçut qu'il étoit vif & très entreprennant. Cette découverte seconda ses vues. Une vieille triompher d'un jeune homme, c'est à dire acheter ses caresses ; c'est une double Victoire. Il s'en présenta peu de tems après une occasion favorable. Eh ! peuvent-elles manquer à des femmes qui aiment ; & les jeunes gens peuvent-ils résister aux offres qu'elles

qu'elles leur font? Madame la Markgrave apprit par ses espions, espece de gens dont les Cours fourmillent, que Totleben venoit de faire une perte considérable au jeu. Elle se servit habilement de cette nouvelle pour avoir un prétexte de faire connoissance avec lui. A cet effet elle lui fit dire un matin de venir la trouver au jardin de son palais. Totleben ne manqua pas de s'y rendre au moment qui lui étoit prescrit, sans deviner cependant le motif de ce rendez-vous.

En se promenant avec lui elle le reprit avec beaucoup de douceur de sa passion pour le jeu. *Je suis mortifiée, Monsieur, lui dit-elle, de voir que vous soyez si fort attaché au jeu. Les amusemens d'un Gentilhomme de tant d'esprit & de si bonne mine, que vous, devroient être d'une autre nature. J'ai entretenu Sa Majesté sur votre sujet & le serai encore, pour lui recommander vos intérêts. En attendant faites en sorte que je n'aie pas lieu de regretter la bonté que je vous témoigne.*

La Markgrave ne s'en tint pas à cette simple bienveillance. Ce jargon expressif fut accompagné d'un présent qui l'étoit encore davantage. Elle donna à Totleben une bourse de deux cens Ducats, pour le dédommager de la perte qu'il avoit récemment faite. Cependant ce présent ne fut donné qu'à condition que désormais il ne joueroit publiquement qu'aux

qu'aux assemblées ordinaires, où le jeu n'est qu'un amusement, & en particulier qu'avec elle. Totleben promit de faire ce qu'on exigeoit de lui; sa conduite répondit aussi à sa promesse. En effet pendant tout le tems qu'il fut en faveur auprès de la Markgrave, on ne le vit engagé au jeu que dans ces assemblées publiques où la politesse ne permet pas de le refuser. Il faisoit aussi de temps à autre la partie de Madame; il est inutile de le dire. Cet heureux Cavalier fut de plus en plus capriver sa bienveillance, au point qu'il devint son unique favori, & il tira bon partie de sa faveur. Les Courtisans s'apperçurent d'une liaison si intime & envierent le bonheur du favori, qui de son côté en devint fier & hautain. Enfin ce commerce excita l'attention du Roi de Pologne qui jusques-là avoit cru que l'assiduité de Totleben auprès de la Markgrave, étoit un simple amusement pour elle. Le Comte de Bruhl, son Premier-Ministre, qui en craignoit les suites, conseilla à Sa Majesté, d'obliger Totleben à se marier, La Comtesse de Seiverits fut choisie & destinée à être l'épouse de Totleben. Et pour rendre ce mariage plus convenable, l'on songea au moyen de mettre une espece d'égalité de condition entre les deux époux. L'occasion s'en présenta d'elle-même. Le Trône Impérial étoit alors vacant, & l'on fait que durant cette vacance

cance l'Electeur de Saxe exerce le vicariat & jouit de toutes les prérogatives qui compent à l'Empereur. On résolut donc d'élever Torleben à la dignité de Comte. Cette nomination eut lieu en même tems que la célébration de son mariage.

Le déplaisir que l'Electeur eut des bontés que Madame la Markgrave prodiguoit à Torleben, a été sans doute le fondement de sa fortune: car outre qu'il obtint le titre de Comte, honneur auquel il n'eut jamais osé aspirer, & qu'il s'allia avec une famille distinguée, les amis de son épouse employèrent leur crédit pour le faire nommer membre de la Cour de Justice. Cependant la Markgrave avertie de ce dessein & mécontente de son favori pour cause du mariage qu'il venoit de contracter, fit tous ses efforts pour le traverser.

Le succès de cette alliance ne répondit nullement à l'attente qu'on en avoit d'abord conçue. Nous n'examinerons pas ici la source de la discorde qui a régné entre les deux époux, & qui a produit de si funestes effets. L'on ne fait pas encore au juste, à qui des deux la faute en doit être imputée. Cependant il est certain que le Comte y contribua beaucoup, non seulement par ses façons dures & hautaines envers une épouse respectable, mais aussi par ses dissipations & par le dérèglement de ses mœurs. Nous avons dit
ci-

ci-dessus, que Totleben, durant le tems qu'il étoit le favori de Madame la Markgrave de . . . avoit tiré de cette Princesse des présens considérables, que quelques-uns font monter à environ vingt mille Florins d'Allemagne. Cependant le lendemain de ses nocés il avoua à la Comtesse qu'il avoit encore des dettes secrètes, pour un peu plus que six mille Ecus. Cet aveu surprit & chagrina beaucoup la Comtesse; mais elle eut la générosité de les acquitter sur le champ, en les prenant sur le douaire qui lui avoit été assigné. A peine cet acquit avoit eu lieu, que par l'esprit de prodigalité qui faisoit le fond de son caractère, le Comte contracta de nouvelles dettes, beaucoup plus considérables que les précédentes. Les revenus de sa charge uniquement employés à de folles dépenses, furent absorbés par le jeu & la galanterie; de sorte que la Comtesse son épouse étoit seule chargée de la dépense de la Maison: & jusqu'où cette dépense n'alloit-elle pas?

Le Comte enfin se porta à toutes sortes d'iniquités & de voies obliques pour trouver des finances. Il s'avisa entre autres de l'expédient suivant, du moins le Public l'en accusa. Comme il étoit un des Juges du Tribunal de Dresde, il vendit sa voix pour quatre cens ducats, dans une cause importante qui alloit être jugée, à un homme de considération qui y étoit

étoit intéressé. Cette accusation, que certaines circonstances rendoient vraisemblable, fut apparemment le motif, qui peu de tems après engagea l'Electeur à priver le Comte de Totleben de sa charge & à le bannir ensuite de la Saxe. Comme l'on découvrit alors quelques autres forfaits, dont il s'étoit rendu coupable, il eût sans doute éprouvé de plus grands châtimens, si par une prompte fuite il ne se fût mis en lieu de sûreté. Sur ces entrefaites il maltraita si fort son épouse, qu'elle se trouva dans la nécessité de solliciter la cassation formelle de son mariage, & elle l'obtint avant qu'il fût banni.

Parmi le grand nombre de mauvais traitemens & d'affronts sanglans, qu'il faisoit endurer à la Comtesse, l'on racontoit publiquement qu'il fit venir chez lui deux créatures de mauvaise vie, passa toute la nuit dans leurs bras, & le pistolet à la main, força la Comtesse à être présente à ce spectacle infame. Nous passons sous silence plusieurs autres faits semblables, de peur que le Lecteur ne les prenne pour des fictions.

Notre Comte de nouvelle date, depuis qu'il étoit devenu le mignon de la fortune, en étoit tout bouffi d'orgueil, & même inaccessible à ceux, avec qui auparavant il se seroit fait un honneur de lier connoissance. Son bonheur, sa dignité & la charge dont il fut revêtu, lui suscite-

fusciterent nombre d'ennemis à la Cour, tandis que sa fierté insupportable lui fit perdre le peu d'amis qu'il avoit. Privé de la puissante protection de Madame la Markgrave, il avoit tout à craindre de la disgrâce de son Maître, & il n'y eut personne qui ne souhaitât sa chute. Le Comte de Bruhl autant choqué des insolences de Torleben qu'indigné de ses prévarications & de ses menées sourdes dans les affaires de la Justice, lui annonça en termes nets & clairs, qu'il ne vouloit plus lui accorder sa protection. Il devint même dans la suite un de ses plus grands persécuteurs; aussi Torleben a-t-il dit depuis, à qui vouloit l'entendre, qu'il regardoit le Comte de Bruhl comme le principal instrument de sa ruine; mais au fond il ne devoit s'en prendre qu'à lui-même.

Outre la breche que la cassation de son mariage faisoit à sa réputation, déjà assez ternie d'ailleurs, ses pratiques & les malversations dont il s'étoit rendu coupable dans les affaires qui étoient du ressort de sa charge, alloient en conséquence d'un ordre de l'Electeur, être examinées par une Commission nommée à cet effet. Torleben ne jugea pas devoir attendre un jugement, qui à coup sûr ne pouvoit pas tourner à son avantage. Il crut donc qu'il étoit de la prudence de conjurer l'orage, & de se soustraire, par une prompte fuite, à un

un châtement qu'il sentoit n'avoir que trop mérité. A la faveur de la nuit, il sortit de Dresde à pas précipités. Il en étoit tems: car trois ou quatre heures après, le suppots de la Justice vinrent pour se saisir de lui, & le transférer dans la même prison, où quelque tems après la Comtesse de Camas *) fut enfermée.

Totleben se rendit dans le pays du Duc de Saxe-Weisensels, & s'y arrêta longtems sous la protection de ce Prince. Il y apprit, quelques semaines après, sa sentence, par laquelle il étoit privé de sa charge de Conseiller de Justice, en outre déclaré inhabile à posséder jamais aucun office, & de plus banni pour toujours des Etats de l'Electeur de Saxe. Cette nouvelle l'irrita au point, qu'il écrivit au Premier Ministre, Comte de Bruhl, une lettre remplie d'invectives & de reproches, dans laquelle il lui impute tous ses malheurs & le nomme le boutefeu & l'artisan de ses disgrâces: „Monsieur le Conseiller boiteux, dit-il à la fin de sa lettre, si votre trop crédule Maître „avoit

*) La Comtesse de Camas a été condamnée pour des raisons d'Etat à passer le reste de ses jours dans cette prison. Mais quand le Roi de Prusse se rendit en dernier lieu maître de Dresde, il remit cette Dame en liberté,

„avoit moins de confiance en vos avis pernicieux,
 „la Saxe seroit plus heureuse. Ce sage Mini-
 stre se mettant peu en peine du mécontente-
 ment & de l'incartade d'un aventurier fugitif,
 jugé & condamné juridiquement, que le dés-
 espoir seul faisoit parler, ne daigna pas ré-
 pondre à une lettre si insolente.

Durant le séjour de Tottleben à Weisenfels,
 le Duc de ce nom eut enfin compassion de lui,
 & se persuadant que ses affaires, relativement
 à la Cour de Dresde, étoient irréparables, lui
 offrit sa recommandation auprès de l'Electeur
 de Baviere, qui venoit d'être élu Empereur
 sous le nom de Charles VII. dans l'espérance
 que ce Monarque lui donneroit de l'emploi
 dans ses Troupes. Quelques-uns prétendent
 que le Duc lui a aussi offert un brevet de Ma-
 jor, ou selon d'autres, celui de Capitaine.
 Quoi qu'il en soit, Tottleben, qui malgré ses
 adversités, avoit de plus grands desseins en
 tête, remercia son protecteur de ses offres
 obligeantes & partit peu après pour Ratisbon-
 ne, où se trouvoit alors l'Empereur. Dès
 qu'il y fut arrivé, il alla présenter ses respects
 à ce Prince & lui demanda l'agrément de le-
 ver un Régiment à son service; mais Sa Ma-
 jesté, soit par considération pour l'Electeur de
 Saxe, soit parce qu'Elle n'avoit pas une idée
 avantageuse de Tottleben, déclina cette pro-
 position, non par un refus formel, mais par
 un

un *Ton verra*. La chose fut donc traînée en longueur; & le Comte s'apercevant bien qu'on l'amusoit, prit le parti de se rendre en Hollande, où il arriva quelque tems après.

Le feu de la guerre étoit alors dans toute sa force. Une foule d'Avanturiers François & Allemands tels qu'étoit Totleben, s'étoient rendus à la Haye dans le dessein d'offrir leurs services à la République. Tous ces vagabonds promettoient monts & merveilles: à les entendre parler, c'étoient des héros qui alloient se signaler par des actions mémorables, dignes de l'immortalité. Le tems a dévoilé ce dont ils étoient capables; & les annales du pays ont conservé le triste souvenir des actions odieuses d'un *De Vial*, d'un *Franchipani* & de l'abominable conduite de l'*Avanturier*, dont nous écrivons l'histoire.

Le Seigneur Totleben, qui n'oublia pas de faire valoir le titre de Comte, dont il étoit décoré, parut à la Cour avec un éclat capable de le soutenir. Il lui restoit encore une bonne somme d'argent des vols qu'il avoit faits en Saxe, outre les trois cens Ducats dont le Duc de Weisensfels l'avoit gratifié à son départ. De plus il avoit, en quittant le pays de ce Prince, emprunté deux cens Ducats d'un Juif, qui ébloui de sa qualité, s'y étoit assés fié, pour ne pas croire qu'il en seroit la dupe. Il employa une partie de cet argent à se faire

des amis. Il fréquenta les assemblées publiques & parut régulièrement à la Cour aux jours marqués. Par tout il fut regu & considéré comme un homme d'une naissance distinguée, qui cherchoit de l'emploi dans le service militaire. Il fut prôné pour tel par un des Courtisans, & présenté par le même au Prince Stadhouder, de qui il eut ensuite une audience particuliere.

Cet entretien dura au delà d'une heure. Le Prince lui demanda diverses particularités relatives aux intérêts de la Saxe. Le Comte y répondit avec tout l'esprit, le ton & la hardiesse d'un courtisan instruit. Il donna des éclaircissemens dont SON ALTESSE fut très-satisfaite. Après quoi le Prince lui fit des questions sur les motifs qui l'avoient engagé à se rendre en Hollande. *Je n'en ai point d'autre,* dit-il, *que l'envie & l'honneur de servir la République sous votre commandement.* SON ALTESSE lui demanda encore, sur quel pié il desiroit d'être employé. Tottleben fit alors connoître qu'il souhaitoit fort avoir l'agrément de lever un Régiment d'Infanterie au service de l'Etat, & d'en être nommé Colonel, ajoutant qu'il se faisoit fort de trouver en peu de tems le monde nécessaire pour le former, *Monsieur le Comte,* lui dit le Prince, *je conférerai aujourd'hui avec les Etats-Généraux; il s'agit de lever quelques Régimens; &*
je

je vous promets qu'aussitôt que LEURS HAUTES
 PUISSANCES en auront pris la résolution, je vous
 en donnerai un d'Infanterie. En attendant tâ-
 chez d'avoir de bonnes recrues. Le Comte prit
 alors congé, ravi de l'accueil & de la pro-
 messe gracieuse que SON ALTESSE venoit
 de lui faire.

 SECONDE PARTIE.

Le Comte de Totleben obtient un Régiment au
 service de la République des Provinces-unies ;
 ses malversations en le formant. Intrigue d'a-
 mour avec Madame de G. à Thiel ; son plai-
 sant desespoir. Il entre en campagne à la
 tête de son Régiment. Rencontre avec un
 Officier à Breda, & à la Haye. Sa ruse
 envers un Jouallier. Son Régiment est cassé.
 Assassinat de son Major à Tholen. Totleben
 en est soupçonné. Il enlève une jeune Demoi-
 selle à Amsterdam. Son arrivée à Berlin &
 son mariage. Inclination du M . . . C.
 pour l'épouse du Comte ; suites mémorables
 de cet attachement. Cassation du second ma-
 riage de Totleben. Son départ du pays de
 Brandebourg. Son arrivée à Hildbourghausen
 & ses procédés envers la Duchesse de ce nom.

La nécessité, où étoient les Etats-Généraux
 de faire tête aux François, qui avoient

envahi le territoire de la République, & de leur opposer des forces suffisantes, rendit les propositions pour la levée de nouveaux Régimens fort acceptables. Le Prince d'Orange, nouvellement élu Stadhouder & Capitaine Général de routes les Provinces-Unies, fut attentif à relever l'état militaire qui pendant trente années de paix s'étoit très-affoibli. Son ALTESSE se proposoit de ne rien oublier, non seulement pour le renforcer, mais aussi pour lui rendre son ancien lustre. Dans la persuasion où étoit ce Prince, que le Comte de Totleben seroit un des instrumens, dont il pourroit se servir utilement pour parvenir à son but, il le créa Colonel d'un des Régimens d'Infanterie qu'on avoit résolu de lever; mais à condition que ce corps seroit complet & en état de faire la campagne dès l'été suivant.

Le Comte s'étoit engagé à lever & armer le Régiment à ses fraix & dépens. En considération de cet engagement, dans la capitulation qui en fut faite, on lui accorda le privilege d'en nommer lui seul tous les Officiers. Notre Avanturier, avide d'argent, se servit de cette faveur pour s'enrichir par les voies de l'iniquité la plus raffinée. Il la regarda même comme une mine d'or inépuisable. L'abus, que sa cupidité lui en fit faire, donna lieu à plusieurs désordres. Outre qu'il traita de plus de places, tant de Capitaines que d'Officiers

ficiers subalternes, que le Régiment n'en pouvoit comporter, il les vendit d'ordinaire aux plus offrans, d'où il arriva que souvent les sujets les moins capables eurent la préférence, l'argent remplaçant à ses yeux le mérite. De cette maniere le rusé Colonel fut non seulement indemnisé des fraix qu'il avoit faits pour lever & armer le Régiment, mais il eut encore, suivant des rapports dignes de foi, dix-huit mille Florins au delà.

Le rendez-vous du Régiment de Totleben étoit indiqué à Thiel en Gueldre. Plusieurs des Officiers, qui y avoient obtenu des places, à condition de faire chacun un certain nombre de recrues, s'étoient rendus en Allemagne, pays qu'on peut appeller *le magasin des soldats*, d'où ils amenerent toutes sortes de gens ramassés à la hâte & peu propres au service. Le Colonel qui étoit allé dans le même dessein à Cologne & de là à Francfort, vint ensuite à Thiel, pour former les Compagnies & les exercer au maniment des armes, parce que le tems d'entrer en campagne approchoit. Il étoit à peine en cette ville, qu'on y vit arriver quelques Capitaines & divers Officiers subalternes, au delà du nombre requis. Ils lui firent des plaintes & des reproches de les avoir ainsi trompés. Quelques uns d'entre eux redemanderent l'argent qu'ils lui avoient donné; mais d'autres exigèrent

absolument qu'ils fussent pourvus des places qu'ils avoient achetées. Le Colonel les reçut avec beaucoup de froideur & tâcha de s'en défaire, en leur disant avec beaucoup de tranquillité: *J'ai fait une méprise, Messieurs, par rapport au nombre des places; vous devez avoir patience jusqu'à ce que chacun de vous puisse à son tour entrer dans le Régiment; il arrive quelquefois qu'on vend ce que l'on ne peut livrer.*

La plupart de ces Officiers maltraités ne se contenterent pas d'une défaite si pitoyable, & les suites de l'avidité infâme du Colonel alloient le mettre dans un extrême embarras, lorsque la fortune y pourvut: elle est souvent du parti des méchans. L'Auditeur de la garnison de Thiel, qui ne connoissoit pas encore le caractère du Comte, le tira d'affaire par une bonne somme d'argent qu'il lui avança, & qui, pour le dire en passant, ne fut remboursée que plusieurs années après. Totleben s'avisa un jour de lui faire peur au sujet de cette dette. Etant entré de grand matin dans sa chambre avec beaucoup de brusquerie & d'un air farouche, il tira de sa poche un pistolet chargé, & en approchant de l'Auditeur lui dit: *Je me trouve aujourd'hui, mon cher Rink, dans un si grand désespoir que je suis à demi-résolu de me casser la tête, mais je ne dois pas me porter à cette extrémité, autrement vous perdriez l'argent que je vous dois . . .* Oh
Comte,

Comte, reprit l'Auditeur fort tranquillement, qu'à cela ne tienne; si vous avez du plaisir à vous zuer, je veux bien risquer mon argent. Totleben étonné du peu d'émotion de l'Auditeur, sortit couvert de confusion.

Pendant le tems que le Régiment étoit en garnison à Thiel, le Comte tâcha lier connoissance avec quelques unes des personnes de considération qui y demeuroient. Comme il étoit Gentilhomme, on lui témoignoit dans les assemblées des égards; l'on étoit même tellement prévenu en sa faveur, qu'on lui supposoit des qualités qu'il n'avoit jamais eues. En Gueldre comme ailleurs l'on se trompe aux apparences: l'extérieur, le grand nom, les dignités, les honneurs en imposent. L'on croit que qui est né Gentilhomme, l'est aussi dans ses actions & dans sa façon de penser. L'on oublie presque toujours de se dire qu'un Marquis, un Baron, un Comte peut deshonorer sa naissance & ressembler au dernier des faquins. Un censeur trouvera cette digression mal placée; *au fait, au fait*, dira-t-il. Il n'a pas tort: reprenons donc le fil de notre histoire.

Madame van G... Dame de beaucoup de mérite & d'un caractère aimable, jeta les yeux sur le Comte & lui voulut du bien. Cet Aventurier, qui avoit le secret de se rendre partout agréable, quoiqu'il n'eût pas celui de

conserver longtems l'estime du public, profira de la disposition favorable, où Madame van G . . . étoit à son égard, joua l'amoureux, même l'amoureux de Roman, lui écrivit des tendresses, & lui fit de fréquentes visites. Ses assiduités, le bon accueil qu'on lui fit, un certain respect qu'il témoigna, on ne fait trop par quelle fantaisie, tout cela & quelques autres circonstances firent croire qu'ils alloient s'unir par un mariage en forme. Le public en étoit persuadé, & cette alliance fit pendant un tems le sujet de toutes les conversations. Madame van G . . . elle-même ne doutant point de la sincérité des recherches du Comte, parut par ses discours ne pas contredire le bruit qui s'en étoit répandu. Sa vanité étoit flattée: elle se berçoit de la douce espérance de porter bientôt le titre de Comtesse.

Ce commerce d'amour avoit déjà duré quelque tems, lorsque Madame van G . . . pour donner à son amant une marque d'amitié, lui avança la somme de deux mille Florins, qu'il promit de rembourser dès qu'il auroit reçu une lettre de change de mille Ducats qu'il attendoit, disoit-il, des revenus de ses terres en Allemagne; laquelle lettre ne vint pourtant pas, & n'est pas encore arrivée à l'heure qu'il est. La Dame lui en offrit même davantage, mais l'amoureux Comte avoit l'ame trop désintéressée dans

dans ce moment & une façon de penser trop délicate, pour être à charge au delà de deux mille florins à une personne qui lui offroit si galamment sa bourse. Ce refus n'étoit pas néanmoins dans le caractère du Comte, & le remords vint peu de tems après. Il parut tout à coup chagrin & pensif. Son amante allarmée lui en demanda la cause. *Oh! Madame, c'est un rien*, répondit ce chercheur de fortune, *mon Sergent a déserté cette nuit, emportant avec lui l'argent de la Compagnie; voilà ce qui me rend un peu embarrassé.* Cette prétendue évasion n'étoit cependant qu'une feinte; mais afin de donner quelque couleur à la chose, il avoit eu soin la veille, de casser pour une bagatelle un des Sergens de son Régiment. *N'est-ce que cela*, lui dit Madame Van G... en riant, *voilà la clef de mon bureau, allez y prendre l'argent dont vous avez besoin.*

Les affaires entre les deux amans étoient déjà avancées à ce point de confiance, lorsqu'elles changerent de face tout à coup. Tout commerce fut rompu entre eux au moment que le Public s'attendoit à voir leur union cimentée par les liens du mariage. L'événement, qui produisit cette surprenante révolution, mérite d'être détaillé. La femme d'un soldat du Régiment de Totleben, avoit connu ce Comte en Saxe & conséquemment

avoit

favoit son mariage avec la Comtesse de Seivertits & leur séparation. Apprenant par le bruit public, qu'il étoit sur le point de convoler en secondes noces, elle eut l'imprudence d'en témoigner sa surprise à une bourgeoise de la Ville, lui disant qu'elle ne comprenoit pas pourquoi le Comte vouloit se remarier en ce pays-ci, attendu qu'il avoit en Saxe une femme qui étoit encore en vie. Un secret de cette nature ne pouvoit pas manquer d'être bientôt divulgué. Il vola de bouche en bouche. Madame van G . . . ne fut pas la dernière à l'apprendre. Pour s'assurer de la vérité du fait, elle fit venir la femme qui l'avoit dévoilé. Celle-ci confirma ce qu'elle avoit dit à la bourgeoise, & raconta en détail tout ce qui s'étoit passé relativement au mariage du Comte avec la Comtesse de Seivertits, & ce qui l'avoit fait dissoudre. Madame van G . . . ne se contenta pas de cette déposition. Elle fit faire de nouvelles informations; mais par malheur elle apprit ce qu'elle eût souhaité ne savoir jamais. Il n'est pas mal-aisé de se représenter l'état où cette Dame se trouva alors. Elle ne se possédoit pas de dépit, d'avoir été le jouet d'un Aventurier & d'être devenue la fable du public. Quand elle ne put plus douter de la certitude de ce qu'on lui avoit dit, elle traita le Comte avec la dernière indignation, l'accabla de reproches

proches sanglans, l'appella trompeur, le chargea de sa haine, & lui defendit sa maison.

Par malheur dans l'excès de sa colere, cette amante désolée, avoit contre sa parole, trahi la pauvre femme du soldat. Tottleben, tant pour se venger, que pour se justifier, résolut de la faire arrêter & emprisonner. Sa résolution fut exécutée; mais cette action violente occasionna beaucoup de rumeur & ne fit que répandre davantage ses indignes procédés envers Madame van G . . . Le Général-Major van O . . . ennemi déclaré du Comte, prit hautement la défense de la femme arrêtée. Il lui déclara que, s'il ne la remettait pas en liberté, il en porteroit des plaintes au haut Conseil de guerre. Cette menace eut son effet: la femme fut élargie & le soldat son mari congédié du service & pourvu d'un bon passeport.

Madame Van G . . . dont l'amour pour le Comte paroissoit changé en une haine implacable, le fit sommer peu après de rembourser les deux mille Florins qu'elle lui avoit prêtés. Mais comme il nia la dette & que cette Dame n'avoit aucun reçu de lui, il fallut bien, malgré qu'elle en eût, se consoler de cette perte.

La campagne fut enfin ouverte. Le Régiment de Tottleben alla, avec la plus grande partie des forces de la République assieger son

son camp sur la bruyere de Gils, aux environs de Breda. Le siege fut mis alors devant Maestricht; mais peu après les préliminaires pour la paix générale furent signés à Aix-la-Chapelle par les Ministres des Puissances belligérantes, & on publia de part & d'autre une suspension d'armes. Ce changement ne permit pas d'éprouver même le Régiment. Il est certain toujours que selon l'aveu des chefs les plus habiles de l'Armée, l'on ne pouvoit pas s'en promettre grande chose, aussi passoit-il, pour le plus mauvais de tous ceux ceux qui étoient au service de l'Etat. Quelques Généraux le comparoient à une troupe de picoreurs, dont il n'y avoit rien de bon à attendre. Le Colonel étoit lui-même un héros de nouvelle fabrique, & peu versé dans la science militaire. Le Prince Stadhouder, qui étoit venu voir l'Armée des Etats, témoigna son mécontentement du mauvais état où se trouvoit ce Régiment, tant par rapport aux hommes qu'à l'égard de leur équipement. Il ordonna au Colonel de venir se mettre devant le front du corps, & là *S. A.* lui fit publiquement une vive mercuriale sur sa négligence. Le Général Comte Maurice de Nassau qui commandoit en chef l'Armée, avoit dit que ce Régiment étoit hors d'état de faire la campagne. Deux Officiers de l'Etat Major, nommés pour en faire la revue, en porterent le

le même jugement. La négligence de Totleben ne demeura pas impunie; d'abord il fut condamné à rester quelques jours aux arrêts dans sa tente; après quoi le Régiment fut séparé de l'Armée & renvoyé ailleurs, ensuite noté pour être licencié à la première réforme que les Etats feroient dans les Troupes. A toutes ces circonstances, aussi sensibles que déshonorantes pour le Comte, il faut ajouter un affront sanglant qu'il reçut peu après & qui le mortifia beaucoup.

Ayant fait pendant cette campagne, un tour à Breda, il y rencontra un Capitaine, à qui en lui vendant frauduleusement une compagnie, ainsi que nous l'avons déjà dit, il avoit fait un grand tort. *Vous êtes un vant-rien*, dit-il à Totleben, en présence de quelques Officiers; *Et vous ne méritez pas qu'on tire l'épée contre vous. Si j'étois ami du bureau, je le prierois de vous donner cent coups de canne, mais puisque je ne le suis pas, j'attendrai que vous ayez reçu de lui sur l'échafaut le salaire qui vous est dû.* L'on prétend que le même Officier le rencontrant à la Haye à l'aube des armes de Venise, se saisit du couvert mis pour le Comte, & le je jeta par la fenêtre, disant; *Ces Messieurs Et moi nous sommes trop honnêtes-gens pour manger avec un tel coquin;* & que notre lâche Colonel, craignant d'être plus maltraité, prit le parti, sans rien répliquer

répliquer à ce compliment, de se retirer à toutes jambes.

Notre Aventurier, poursuivi en tous lieux par ses créanciers & généralement méprisé pour sa conduite déréglée, prit la résolution de faire tous ses efforts, pour détourner l'orage dont il étoit menacé, savoir la réforme de son Régiment. A cet effet il s'arrêta assez longtems à la Haye & fréquenta fort assiduellement la Cour du Prince Stadhouder. On lui fit par tout une reception froide, & toutes ses représentations ne purent empêcher que ce Corps ne fût licencié. Quant à lui, il fut mis à la pension de Colonel; encore eut-il le chagrin de la voir saisie en partie pour plusieurs années par ses créanciers.

Ayant manqué son but & se trouvant dans un grand embarras, l'habile Totleben, pour s'en tirer, eut recours à un expédient de nouvelle invention. La ruse singuliere, dont il se servit alors, fait une des plus remarquables circonstances de sa vie. Il fit venir dans son auberge un des principaux joutiers, tout frais arrivé de Paris. Cet homme, en avoit rapporté, outre les marchandises de son commerce, des manieres de politesse à la Française & des airs évaporés à la Parisienne. Il ne fut pas plutôt qu'il étoit mandé par un Comte Allemand, qui desiroit de lui parler au sujet de quelques bijoux, qu'il éclate de joie
fait

fait quelques tabrioles, garnit un érin de ce qu'il avoit de plus riche & du meilleur goût, jure deux ou trois fois contre ses garçons, qui ne comprenoyent pas assez vite ce qu'il leur disoit moitié François, moitié Hollandois; & chapeau bas il vole, en chantant, où il étoit appelé; au logis du Seigneur Comte de Totleben.

En y arrivant, il trouva le Comte en robe de chambre, dans une attitude modeste, assis auprès d'une table à écrire. Le joutier avoit déjà fait quelques révérences à la mode, avant que Totleben daignât lever la tête. Mais lorsque ses révérences redoublées eurent par contrecoûp renversé une chaise & fait tomber les papiers de dessus la table, le Cononel feignant de revenir d'une forte tension d'esprit, salua à son tour le joutier & le pria de s'asseoir vis-à-vis de lui. Le joutier avoit conçu une haute idée de la personne du Comte; il y fut confirmé un moment après qu'on vint annoncer la visite d'un Prince. Totleben sortit d'abord, & à son retour fit des excuses d'avoir tant tardé à revenir, ajoutant que le Prince de Saxe étoit venu le consulter sur une affaire de la dernière importance. Cependant le prétendu Prince étoit (ainsi qu'on l'apprit dans la suite) un de ses créanciers, qui venoit de le menacer très sérieusement que, s'il ne le payoit pas en deux

C

fois

fois vingt & quatre heures, il le citeroit devant le Conseil de guerre.

Après qu'on eût repris place, de part & d'autre, Totleben fit connoître en peu de mots au jowalier, à quelle fin il l'avoit fait appeller. Il lui raconta avec une modestie surprenante, qu'il feroit dans peu un riche mariage avec une Dame de distinction du pays; qu'il avoit besoin de bijoux pour la valeur de quelques milliers de Florins; c'étoit un présent pour sa future épouse; qu'il ne se borneroit pas précisément à un certain prix, pourvu qu'ils lui fissent honneur auprès de la personne, à qui il les destinoit. *Ma foi, Monsieur le Comte,* lui dit le jowalier, en se levant précipitamment de sa chaise, *vous avez fait un bon choix de vous adresser à moi; personne ne pourroit mieux vous servir; je suis, foi d'honnête-homme, charmé d'avoir ce bonheur & d'en profiter; VOTRE EXCELLENCE peut voir ici (en ouvrant son écrin) une partie de bijoux incomparables; ils sont tels, que je me donne à tous les diables, s'il y en a de plus beaux à Paris.*

Le Comte examina les bijoux avec beaucoup d'attention; il avoua, d'un air d'indifférence, qu'ils étoient passablement beaux. *Comment, passablement beaux,* répliqua le bijou-
tier, vous n'y pensez pas, Monsieur le Comte. Regardez de près, je vous prie, l'éclat & le feu étincelant de ce saphir; jettez un coup d'œil
sur

sur le nouveau goût de ce superbe coulant; remarquez combien les pierres de ce nœud d'amour sont brillantes; que VOTRE EXCELLENCE m'en croye, les bijoux ne sauroient être plus beaux. Tout le monde dira la même chose; faites les examiner par un connoisseur, s'il parle avec impartialité, il avouera, sur mon honneur, que c'est tout ce qu'on peut voir —. Totleben, qui pouvoit à peine s'empêcher de rire des expressions comiques du jowalier, les loua à son tour, & pour venir d'abord au fait, parut n'être pas éloigné d'en prendre pour environ sept à huit mille Florins, si l'on pouvoit tomber d'accord & du prix & des termes du payement. Quant au premier point, les difficultés, ordinaires dans ces occasions, furent d'abord applanies par la facilité du Comte, qui ne se rendit pas difficile sur ce point pour engager le Marchand à être raisonnable sur l'autre. On convint pour la somme de sept mille quatre cens Florins; mais aussitôt que Totleben eût fait la proposition d'acquitter le payement trois mois après son mariage & de s'y engager par un accord en forme sur papier timbré, la politesse vive du jowalier se changea en un morne silence; & sans rien dire davantage, il commençoit déjà à remettre ses bijoux dans son écrin, lorsque le Comte, faisant usage de son habileté, changea de batterie: *Ecoutez, Monsieur, dit-il au jowalier;*

quoique vous me refusiez un credit de trois mois, nous ne romprons pas pour cela le marché; laissez les bijoux ici; venez demain matin chercher votre argent; il sera prêt, mais vous me permettrez de rabattre cinq pour cent à raison du prompt payement. Le joualier jugeant que par ce rabais il perdrait une bonne partie de son gain, rassuré d'ailleurs par l'offre hardie que le Comte venoit de lui faire, aima mieux accepter la premiere proposition; desorte qu'il ne fit nulle difficulté de faire credit pour six mois, mais sans rabais. Tandis qu'un domestique alla chercher un papier timbré, sur lequel on devoit écrire le contract de vente, notre Chevalier d'industrie interrogea habilement le joualier sur l'état de sa famille, de son commerce & une infinité d'autres choses très-indifférentes, & qui n'avoient aucun rapport au marché qu'ils venoient de conclure. Il n'eût pas plutôt appris que le marchand avoit un frere cadet, qui n'étoit pas encore établi, qu'il en parut transporté de joie: *Je suis vraiment charmé, lui dit-il, de pouvoir obliger un aussi galant homme que vous; le Receveur de mes rentes en Allemagne est mort depuis peu; cet emploi rapporte au delà de quinze cens Florins par an; s'il peut convenir à votre frere, je l'en gratifierai avec plaisir.* A cette offre si obligeante & si cordiale le joualier fut en extase; toute sa vivacité françoise lui

lui revint, & peu s'en fallut qu'il n'eût sauté au cou de Totleben pour l'en remercier. *Quel bonheur pour moi*, s'écria-t-il, *d'être venu ici aujourd'hui!* Ensuite voulant se répandre en complimens, il s'en acquitta en vrai petit-maître: *Je suis enchanté*, dit-il au Comte, *de la bonté que VOTRE EXCELLENCE a pour mon frere, & j'accepte pour lui & en son nom la charge honorable qu'Elle lui destine. Il ne manquera de venir dès aujourd'hui vous en rendre ses très humbles actions de grace, & vous témoigner la vénération & les sentimens de respect qu'on doit à des personnes d'une aussi illustre naissance que la vôtre.*

Tors ces complimens & toutes ces protestations étoient à peine finis, que le domestique entra, apportant le papier rimbré. Le Comte le prit d'un air empressé, se mit d'abord en devoir d'écrire; mais le joulhier l'en empêcha & déchira même le papier: *Je ne permettrai pas*, dit-il au Comte, *que vous écriviez la moindre chose; vous me payerez à votre commodité & il est inutile de fixer un terme; je vous ai trop d'obligation de la charge de Receveur, accordée à mon frere, pour que je veuille vous gêner. Votre parole est ma sûreté.* Totleben, ravi du bon succès de sa ruse, insista d'abord par bienséance, fit même semblant de se fâcher pour mieux cacher son jeu. A la fin il se laissa persuader & feignit de se rendre,

dre, comme à regret, aux intentions du généreux marchand, qui se flatta avoir bien placé sa confiance, De cette maniere les bijoux restèrent entre les mains de notre filou sans que rien pût déposer contre lui, quand il s'agiroit de payer. Il alla le soir même mettre les bijoux en gage chez un Juif & en reçut quatre mille Florins. Au moyen de cette somme il fut en état de se tirer de l'embarras où il se trouvoit. Peu de tems après, le pauvre joualier s'apperçut bien qu'il avoit été cruellement dupé par le Comte. Il vint avec emportement & avec une furie à la Françoisé remander les bijoux; mais inutilement. Totleben répondit froidement qu'il n'achetoit jamais rien sans payer comptant; desorte que ce marchand se vit obligé d'en demeurer là & de se repentir, sans bruit, de sa sottise crédule. Le joualier seroit peut-être encore à regretter ses bijoux, si le Comte, deux ans après, n'eût fait fortune par un événement assez étrange. Les bijoux engagés furent alors rendus; & le marchand le revit avec encore plus de joye que ne lui en avoit fait l'expectative de la prétendue charge de Receveur pour son frere.

Du tems de la réforme de son Régiment, ou selon quelques-uns un peu avant, Totleben étoit en garnison à Tholen en Zeelande. Il regnoit depuis longtems entre lui & son
Major

Major une grande mèsintelligence, qui écla-
ta souvent & même un jour au point de se
donner un cartel: le Comte eut le dessous.
Le Major étoit connu pour un galant hom-
me, un brave Officier, & d'une probité ex-
acte en tout ce qui regardoit les devoirs de sa
charge. Il voyoit à regret que les sollicita-
tions, qu'il faisoit pour son avancement, étoient
toujours traversées par les sinistres insinua-
tions de son Colonel; & il ne pouvoit en dis-
simuler son ressentiment. Cette haine fut
fortifiée par la jalousie: ils faisoient la cour,
l'un & l'autre, à une aimable Demoiselle: ils
étoient rivaux; mais le Major avoit la préfé-
rence. Le Comte outré de dépit de voir son
concurrent l'emporter sur lui auprès des bel-
les, comme dans l'esprit des Chefs de l'Armée,
songea aux plus indignes moyens de vengeance.
Son ame noire pouvoit-elle lui en sug-
gérer d'autres? Les lâches & les méchans ne
rougissent de rien: la ruse la plus infâme &
les voyes les plus dèshonnêtes, tout leur sem-
ble bon pour parvenir à leurs fins, Torleben
étoit moins délicat que personne sur l'article
de l'honneur. Feignant se repentir des cha-
grins qu'il avoit causés au Major, il témoigna
être porté à se réconciler avec lui. Pour don-
ner plus de couleur à la chose & pour mar-
que de sincérité, il l'invita avec plusieurs au-
tres Officiers de son parti à un repas, où l'on

convint qu'on renonceroit à l'esprit de cabale & de discorde, & qu'en se portant de bonne amitié les fantés de chacun des conviés, on rétablirait l'ancienne harmonie, si nécessaire entre ceux qui servent le même maître. Le complot cependant étoit si bien concerté entre le Colonel & ses complices, que le Major devoit infailliblement devenir leur victime. Ce qui en facilita l'exécution ce fut l'indiscrétion de ce même Officier, & de plusieurs autres, qui par des rafades répétées à l'excès, s'enivrèrent jusqu'à perdre entièrement la raison. La tragédie commença alors: & deux Officiers subalternes du parti de Tottleben, sous prétexte de quelques mauvais traitements, qu'ils prétendoient avoir reçus, cherchèrent une querelle d'Allemand au Major. Les flambeaux furent éteints; on profita de l'obscurité pour romber sur l'infortuné à qui l'on en vouloit, & on lui porta plusieurs blessures, dont il mourut le lendemain matin.

L'on fit courir divers bruits, l'on forma diverses conjectures au sujet de cet assassinat. Personne n'en fut la dupe, & le Public bien informé de la mésintelligence qui avoit été depuis longtems entre le défunt & le Comte de Tottleben, soupçonna le dernier d'avoir été l'instrument de cette affreuse action. L'on fit toutes les recherches imaginables pour s'en assurer. L'Auditeur de la garnison, homme

très-

très-verse dans les affaires juridiques, fit tout son possible, pour pénétrer ce mystère d'iniquité & prit la chose fort à cœur. Mais le Major agonisant avoit été étoir hors d'état de donner quelques éclaircissémens, & d'ailleurs on ne pouvoit rien prouver. Quelques uns disent que les deux Officiers subalternes, qui avoient suscité la querelle, & qui étoient regardés comme les moteurs de l'assassinat, avoient d'abord été arrêtés; mais d'autres prétendent, qu'on les laissa en liberté. Au moins il est certain & suffisamment prouvé aujourd'hui, que, quelles qu'aient été ces présomtions, les deux mêmes Officiers s'évadèrent par le moyen du Comte de Totleben, & qu'après leur fuite tout le poids de l'accusation tomba sur eux. C'est ainsi que cet aventurier sanguinaire fut encore, au grand étonnement de tout le monde, éviter sa perte.

Lorsque Totleben se vit frustré des revenus de son Régiment, & conséquemment forcé à réformer aussi sa dépense, il n'y eut point d'entreprises si hardies, d'inventions si pénibles, d'occasions si périlleuses, auxquelles il n'appliquât son esprit, pour avoir de quoi vivre à la grandeur. Il eut sans doute dès lors quitté le service de la République; mais considérant que la paix étoit rétablie par toute l'Europe, & qu'il n'y avoit pas apparence pour lui de faire fortune ailleurs, il se

trouva obligé de remettre ce dessein à un tems plus favorable. D'ailleurs il concevoit que le titre de Colonel lui donnoit une certaine considération & qu'au moyen d'une partie de la pension, quoique nullement méritée, il pouvoit peu à peu appaiser les clameurs de ses créanciers.

Enflé d'orgueil, présomptueux & roulant toujours de grandes choses dans sa petite tête, le Comte de Totleben eut regret de voir que les liens de son alliance avec la Comtesse de Seivertits subsistassent toujours. Il est vrai que ce mariage, ainsi que nous l'avons dit ci-dessus, fut suivi de sa dissolution; mais ce n'étoit qu'une séparation de biens & de corps entre les deux époux, & non pas un divorce en forme. Le Comte qui considéroit ce nœud comme un obstacle à sa fortune, desiroit fort de le voir delié afin d'avoir la liberté de se remarier. Telle est l'ingratitude des gens qui ont l'ame basse; ils méprisent leurs bienfaiteurs, & oublient les bienfaits, aussitôt que leur intérêt paroît le demander. Totleben se montroit le plus méchant des ingrats: car c'est une vérité incontestable que ce n'étoit que par le moyen de son alliance avec la Comtesse de Seivertits, qu'il avoit été fait Comte; qu'il avoit obtenu une charge considérable à Dresde; & que cette Dame avoit payé ses dettes. Totleben, dans les dessein
de

de faire dissoudre pleinement son mariage; partit pour l'Allemagne. La Comtesse son épouse, se trouvant également intéressée à un divorce absolu, témoigna être prête d'y souscrire & de l'acheminer. Elle employa à cet effet la puissante protection de quelques uns de ses parens avec tant de succès que le Tribunal de l'Empire à Wetzlar, à qui la décision de cette affaire avoit été demandée, déclara provisionnellement agréer le desir des deux époux. En un mot, tout étoit porté à un tel point de maturité qu'on s'attendoit à apprendre d'un moment à l'autre la nouvelle d'une dissolution entière de ce mariage, lorsque la Comtesse de Seiverrits mourut subitement d'une attaque d'apoplexie; & le Comte par cette mort, fut délivré de toute inquiétude ultérieure.

Ce changement d'état causa une joie incroyable à Totleben. N'étant plus sous le joug de son premier mariage, il crut renaître & se promit un avenir plus heureux. A son retour en Hollande il commença à faire le galant auprès des Dames, sans choix & sans distinction; nobles ou roturieres, jeunes ou vieilles, belles ou laides, toutes étoient égales pour lui; pourvu qu'il fût assuré qu'elles fussent riches. L'on raconte à ce sujet une particularité assez plaisante; c'est qu'étant accoutumé de tenir toujours prêts nombre de bil-
lets

lets doux, il en avoit ordinairement ses poches remplies, pour en faire usage dans l'occasion: l'adresse de ces billets étoit sans nom, & conçue simplement en ces mots: *à la charmante maitresse de mon cœur.* Un jour Totleben donna à son valet de chambre Strauber, qui étoit un vrai bouffon, quantité de ces lettres d'amour, avec ordre de les distribuer au premières beautés qu'il rencontreroit. Celui-ci étant sorti sur le soir, se méprit lourdement, & donna un de ces billets à une vieille qui n'étoit rien moins que riche. Cette Nymphé furannée, flattée de la tendre déclaration du Comte, le fit venir le lendemain chez elle. Il s'y rendit; mais à peine fut-il entré, qu'il s'aperçut de la méprise. Confus, il en sortit brusquement & alla gronder son valet de chambre: *que diable, Monsieur, lui dit Strauber, est-ce ma faute? comment pouvois-je voir dans l'obscurité, si la vieille étoit riche ou pauvre; j'ai cru que vous étiez amoureux de toutes les femmes indifféremment.*

Le Comte, qui depuis la réforme de son Régiment, n'avoit rien à faire, songea toujours aux moyens de se divertir sans perdre de vue sa fortune. Il fit de petites tournées dans diverses Villes de la Hollande, se flattant d'y toucher le cœur de quelque belle; car depuis la mort de sa femme il buttoit toujours à un riche mariage. Enfin il arriva
dans

dans la fameuse ville d'Amsterdam, où il réussit au delà de ses espérances. Il y fit connoissance avec un Négociant qui l'aida de ses conseils & à ce qu'on prétend d'une bonne somme d'argent. Il jetta les yeux sur une jeune Demoiselle fort riche & eut recours à toutes les intrigues imaginables pour la séduire. Son valet de chambre eut ordre de bien jouer son rôle auprès d'une des servantes de la maison, où cette Demoiselle étoit en pension. Totleben réussit à souhait; son activité & sa hardiesse lui firent surmonter tous les obstacles qui s'opposoient à l'exécution de son projet. Après avoir instruit & fait instruire sa maitresse de tout ce qu'il falloit qu'elle fit, il prit pour le reste des arrangements si justes, & des dimensions si bien compassées, qu'il l'enleva en présence d'une foule de monde. Comme cet enlèvement a fait grand bruit par toute l'Europe, & que peu de personnes en sont informées, nous allons le détailler. Le sachant de bonne source, nous pouvons en garantir les circonstances, du moins les plus essentielles.

La Demoiselle en question est née à Batavia. Son nom est V **. Ayant perdu de bonne heure son pere & sa mere elle fut envoyée à Amsterdam à l'âge d'environ douze ans. Une Negresse, sur la fidélité de laquelle l'on pouvoit se reposer, eût soin d'elle pendant

pendant le trajet. La plus grande partie de ses biens, évalués à la somme de six à sept cens mille florins, étoit à bord du vaisseau qui la portoit. Les Directeurs de la maison des orphelins à Amsterdam se chargerent de l'administration de ces biens & mirent la Demoiselle en pension chez le Sr. V. . . son Oncle & Colonel de la bourgeoisie. Ils agréerent en même tems qu'elle dineroit tous les mecredis & passeroit la journée chez le Sr. B. . . son Oncle par alliance, Conseiller & Résident du Roi de Pologne, Electeur de Saxe, & dont la maison touchoit à celle du Colonel. Le Comte de Torleben vint un jour chez le Sr. B. . . pour lui parler au sujet d'un des *Recepissés*, ou obligations à la charge de la *Steuer* en Saxe. Quelque tems après il alla lui faire une visite de cérémonie, & y vit la jeune Demoiselle V. . . L'on ne fait pas, si c'étoit pour la première fois, ou s'il l'avoit déjà entretenue ailleurs, ou si enfin quelque entremetteur ou entremetteuse l'eût disposée auparavant en faveur du Comte.

Quoi qu'il en soit, huit jours après le Sr. B. . . résolut de procurer un amusement à la jeune Demoiselle, & à cet effet de la mener avec deux de ses filles à l'Opera, qu'on représentoit alors hors de la Ville à un demi quart de lieue de distance de la porte de *Leyde*. Tout étoit déjà arrangé pour cette partie de plaisir,

plaisir, lorsque quelqu'un fit savoir à Mr. B... qu'il fouhaitoit fort pouvoir régler avec lui le même après-midi une certaine affaire de commerce. Cet incident embarrassoit le Résident, lorsqu'on vint annoncer le Comte de Totleben. Celui-ci venoit fort à propos. Mr. B... lui dit qu'une affaire étant survenu qui l'empêchoit de mener sa niece avec deux de ses filles à l'Opera, il espéroit que lui Comte ne refuseroit pas de se mettre à sa place & d'être leur conducteur. Si jamais proposition lui fut agréable, ce fut certainement celle-là: aussi répondit-il qu'il l'acceptoit avec plaisir, qu'il étoit même de son devoir de ne pas refuser. Elle le surprit moins, qu'elle ne le réjouit: car il devoit naturellement s'y attendre & quelques personnes sont persuadées que lui-même avoit fait naître, par ses intrigues, l'incident dont nous avons parlé. Vers les cinq heures le galant Comte partit avec les trois Demoiselles, & ils arriverent à l'Opera. Pendant la représentation, il se tint constamment à côté de la Demoiselle V... à laquelle il disoit de tems en tems quelque chose à l'oreille. C'étoit apparemment pour l'instruire & la prévenir encore sur le denouement de la scène qu'il avoit jusqu'alors jouée en secret.

Au sortir de l'Opera Totleben donne la main à la Demoiselle V... la fait approcher
du

du carosse de remise qu'il avoit eu soin de faire venir, l'aide à y monter, se met précipitamment à côté d'elle, ferme la portiere & crie au cocher de partir. Les Demoiselles B . . . plantées-là, & stupéfaites de ce qui venoit d'arriver, se regarderent, ne pouvant comprendre la raison d'un procédé si impoli & si singulier. Elles n'en augurerent cependant rien de mauvais, parce qu'elles virent le carosse du Comte reprendre le chemin de la Ville. Impatientes de s'en retourner, elles prièrent un homme de leur connoissance qui alloit entrer dans le sien, de leur y donner place. En arrivant à la maison de leur pere, elles demanderent d'abord des nouvelles de leur cousine; mais on leur dit qu'elle n'étoit pas encore de retour. Le pere survient: ce qu'il apprend, le consterne. L'on envoie chez de Colonel V . . . ; on n'y fait rien du tout. L'on va, l'on vient, l'on s'informe, l'allarme se met partout & l'on perd inutilement un tems précieux. L'on soupçonne d'abord le malheur; bientôt l'on n'en doute plus. Mais revenons au Comte.

Cet aventurier ne fut pas plutôt rentré en ville par la porte de *Leyde*, ainsi que nous l'avons dit, que le cocher instruit tourne, passe le pont, qui est sur l'Amstel & qu'on nomme le hautpont, & sort par la porte de *Muyden*.

A

A une demi-lieue de là il trouve un carosse à quatre chevaux, qui l'attendoit & deux domestiques qu'il avoit nouvellement engagés; tant il est vrai qu'il avoit pourvû à tout pour ne pas manquer son coup. Sa prévoyance eut pourtant été mise en défaut, si au lieu de s'arrêter à des conjectures & à des recherches hors de saison, l'on avoit d'abord fait courir après lui. Le Résident B . . . au désespoir d'un événement si fatal, prend la résolution de le faire; mais les portes de la ville étant déjà fermées, il ne put en sortir. Ce ne fut donc que le lendemain à porte ouverte qu'il se mit dans une chaise de poste aux trouffes du ravisseur, & le suivant toujours à la piste, il l'atteignit vers le soir du second jour dans un village du pays de Cleves. Là il demande main forte, fait mettre le Comte & la Demoiselle en lieu de sûreté, chacun séparément, & prend toutes les précautions, dont il put s'aviser, pour empêcher leur évasion. Après quoi le Sr. B . . . excédé de fatigue, alla se coucher. Totleben, après avoir vainement tenté divers moyens pour s'échapper, se servit enfin de la clef qui ouvre toutes les portes; il prodigue l'or à ses gardes, les enivre, se fait amener un cheval, délivre sa belle & la mettant en croupe, s'éloigne à toute bride. Quelle affligeante nouvelle pour le Résident . . . ! Il ne put la soutenir; incommodé

D

déjà

déjà par la course qu'il avoit faite, il tomba grièvement malade.

La nouvelle de cet enlèvement causa à Amsterdam une indignation générale, le Magistrat en prit connoissance, traita Totleben de ravisseur, promit par un avertissement inséré dans les Gazettes, une grosse récompense à quiconque pourroit le faire mettre entre les mains de la Justice, & écrivit à divers Princes d'Allemagne, les priant de le faire arrêter.

D'autres démarches qu'il fit, annonçoient qu'il prétendoit être, en cette occassion, le juge compétent du Comte. Mais quelques personnes étoient d'opinion, que Totleben étant encore au service de l'Etat, ne pouvoit être cité que devant le Conseil de guerre.

En attendant le Comte gagna du chemin, & errant avec sa proie de ville en ville, vint à Weimar, où il fut arrêté. Les Juges d'Amsterdam en ayant reçu avis, y envoyèrent un Baillif avec quelques archers, pour l'y faire prendre & le ramener par devant eux; mais le Duc de Saxe-Weimar, faute de quelques formalités relativement à la juridiction, refusa de le leur livrer. Il le remit même quelque tems après en pleine liberté.

Difons un mot de la Demoiselle V . . .
 Quand Totleben l'enleva, elle entroit dans sa quinzieme année. Elle étoit pâle, sèche, mais assés grande pour son âge; du reste peu manierée,

nierée, fantasque, assés brusque, & se conduisant en tout comme un enfant de dix ans. Il y a des gens qui prétendent savoir qu'alors elle n'étoit pas encore nubile.

Le Comte, jouissant de la liberté, alla se mettre sous la protection de Sa Majesté Prussienne & lui demanda la permission de se marier, dans l'un ou l'autre endroit de ses Etats. Ce Monarque, avant de la lui accorder, voulut savoir, si l'enlèvement avoit été fait par violence. La Demoiselle fut interrogée. Elle déclara que sa fuite d'Amsterdam n'avoit pas été accompagnée de la moindre contrainte; qu'elle étoit partie avec le Comte de son pur mouvement & de plein gré. Après cette déposition le mariage eut lieu. Le Roi s'intéressa aussi en faveur des deux époux, pour que les biens qui appartenoient à la Demoiselle V... & qui étoient sous l'administration de la Chambre des orphelins d'Amsterdam, lui fussent rendus. Cette restitution rencontra des difficultés; car pour qu'elle pût avoir lieu, il falloit, suivant les loix de la Hollande, que le mariage fut célébré dans la Province. La cérémonie s'en fit quelque tems après dans l'église françoise à la Haye, après que le Magistrat d'Amsterdam se fut désisté de toute poursuite ultérieure contre le Comte. Ainsi finit l'affaire au grand contentement de cet homme, qui eut pu mener dès lors une vie agré-

agréable, s'il avoit su profiter de cette nouvelle faveur de la Fortune. Mais son esprit inquiet & remuant, son penchant à la dissipation, une ambition mal dirigée & le dérèglement de ses mœurs lui attirèrent de nouveaux embarras, ainsi que nous le dirons dans la suite.

Après avoir reçu une bonne somme d'argent & payé la plus grande partie de ses dettes, il se rendit à Berlin, dans l'intention d'y fixer son domicile. A son arrivée il crut devoir s'attacher au Markgrave C. . . Prince qui étoit en grand crédit auprès du Roi, dans l'espérance d'obtenir par son appui un poste honorable dans le service militaire. Mais quelque accueil que ce Prince & d'autres Généraux lui fissent d'abord, il n'obtint rien par les obstacles qui survinrent & qu'il ne pouvoit imputer qu'à lui-même. Au lieu d'avoir des égards & de bonnes façons pour une épouse, qui l'avoit tiré de la misère & mis dans l'opulence, il la méprisoit & la maltraitoit au point que toute la Cour en fut scandalisée. A quoi il faut ajouter une circonstance que nous allons rapporter, mais dont nous ne pouvons garantir l'authenticité. Madame la Comtesse de Totleben fit une vive impression sur le cœur du Markgrave. Au commencement ce Prince étouffa la passion & se conduisit avec beaucoup de circonspection &

& de retenue en sa présence. Mais quand il s'aperçut de l'indifférence de la Dame pour son époux, il ne se contenta plus dans les bornes qu'il s'étoit prescrites. Il se flatta alors qu'il l'engageroit aisément à quelque retour; & se persuadant qu'il ne trouveroit pas de résistance de la part d'une personne de peu d'expérience, & dont le cœur déjà indigné de l'ingratitude & des mauvais procédés de son époux, n'en devoit être que plus sensible pour un autre, il lui parla de son amour. Sa déclaration fut assés mal reçue. Le Prince ne se rebuta pourtant pas, & continua d'espérer.

D'ailleurs la mésintelligence entre le Comte de Totleben & son épouse subsistoit toujours. La naissance d'un fils, que la Comtesse venoit de lui donner ne la fit point cesser. L'animosité alloit en augmentant, & l'esprit de discorde s'étant emparée de leur cœur, ils commencèrent à se haïr mortellement. La Comtesse effrayée de la prodigalité continue de son mari, & desirant y obvier efficacement crut devoir profiter de la disposition favorable, où le Markgrave étoit à son égard. Elle pria instamment ce Prince, de s'employer auprès du Roi, & d'obtenir de Sa Majesté, que Totleben fût empêché de dissiper le reste des biens considérables qu'elle lui avoit apportés en mariage. Les bons offices

du Markgrave eurent tant de succès, que les biens que la Comtesse possédoit encore, furent assurés à son enfant, ou à ses enfans, de maniere que le Comte prodigue n'en eût que l'usufruit, sans pouvoir jamais engager ou aliéner le fond. Cet arrangement lui déplut extrêmement. Il le regarda comme un outrage humiliant pour lui; & en fit de sanglans reproches à la Comtesse, en l'accablant d'injures & lui faisant les menaces les plus terribles. Il eut continué de la maltraiter, & ses menaces eussent sans doute été suivies de l'effet, si elle ne se fût mise à couvert par un moyen efficace. Elle demanda la cassation de son mariage & l'obtint sans peine.

Le Comte privé, par cette révolution subite, de biens, de femme, même de subsistance, retomba dans son premier état & devint aussi indigent qu'il avoit jamais été, avec cette différence cependant, qu'il étoit délivré de ses dettes tant anciennes que nouvelles; son épouse les avoit toutes acquittées. Il fut si enragé du coup qu'on venoit de lui porter, qu'il étendit son ressentiment, quoique très impuissant, jusqu'au protecteur de la Comtesse: il eut la témérité de tenir publiquement des discours injurieux à l'honneur du Markgrave. Ce Prince irrité l'en punit. Totleben reçut ordre de ne plus paroître à la Cour & de quitter la ville de Berlin. Il obéit

obéit & alla d'abord à Hildburghausen en Saxe.

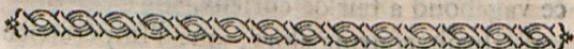
La Comtesse de Totleben, qui par ce moyen se trouva débarrassée de la société d'un homme insupportable, continua d'être l'objet de la tendresse du Markgrave. Mais sachant ce qu'elle se devoit à elle-même, elle ne conserva pas seulement sa vertu, elle voulut encore se mettre à l'abri du soupçon & pour ne plus fournir le moindre prétexte à la médifance, après avoir donné quelques mois à l'arrangement de ses affaires, elle partit de Berlin, se rendit dans une contrée peu éloignée de la ville qu'elle pouvoit regarder comme sa patrie. Là elle pleura plus que jamais la faute qu'elle avoit faite, pour ainsi dire, dans son enfance, & qui avoit eu de si tristes suites, de s'être abandonnée à un homme d'un caractère tel que celui de Totleben.

Celui-ci de son côté accoutumé à être tour à tour favorisé & maltraité de la fortune, & toujours sûr de la dominer par ses subtilités, songea aux moyens ordinaires de se dédommager des pertes qu'il venoit de faire. Il conservoit toujours sa place de Colonel au service de Etats-Généraux, & jouissoit de la pension qui y étoit attachée, parce que ses créanciers avoient été satisfaits. Il fut attentif à faire, par intervalles, renouveler ses congés; & comme le dernier étoit sur le point

d'expirer, il résolut de s'en retourner en Hollande & commença de faire les préparatifs pour ce voyage. Il est vrai que dans ce tems, où les troubles de la guerre avoient commencé d'agiter l'Europe, il s'étoit déjà mis en tête, de changer de maître, & d'entrer au service de l'une ou de l'autre Puissance belligérante; mais de fortes raisons, dont les principales étoient sa mauvaise réputation & la disette d'argent, rendoient pour lors ce dessein sinon impossible, du moins très-difficile.

Avant que de partir, il alla prendre congé de la Duchesse de Saxe-Hilburghausen. Cette Princesse, qui ne s'étoit pas fait de lui une idée défavantageuse, le chargea d'une somme d'argent assez considérable pour le Prince son fils, alors Lieutenant-Colonel & Capitaine au Régiment des Gardes Hollandoises. Le Comte promit de remettre cet argent au Prince à son arrivée à la Haye. Mais quelques heures après qu'il se fut mis en chemin, il renvoya son valet de chambre Strauber à la Princesse, pour lui annoncer qu'il avoit été brusquement attaqué par une bande de six ou sept brigands & dépouillé de ses bagages & de tout l'argent qui lui avoit été confié. Strauber fut par son maintien triste & des plaintes étudiées rendre le fait si vraisemblable, que Son Altesse y ajouta foi. Les femmes ont trop

trop de crédulité; & par un destin fatal, elle est presque toujours mal-placée. La bonne Princesse touchée de compassion du prétendu malheur arrivé au Comte, le plaignit & délibéra en elle-même, s'il convenoit qu'elle remît au valet de chambre une autre somme pour le Prince son fils. Elle l'eût sans doute fait sans un de ses Conseillers à qui elle en parla & qui pénétra la friponnerie. Il l'en dissuada: *la prudence, Madame, lui dit-il, ne permet pas de s'exposer de rechef à un semblable accident, vrai ou supposé.* Ainsi ce sage Courtisan frustra Totleben de la satisfaction de duper la Princesse deux fois dans un jour.



TROISIEME PARTIE.

Retour du Comte de Totleben en Hollande. Ses conférences avec le Comte de Goloskin, Ambassadeur de Russie; essai d'un plan militaire. Sa sage conduite dans une barque. Il quitte le service de la République. Son arrivée à Lubec, & sa rencontre singulière avec un coureur françois. Il vient à Pétersbourg. L'Impératrice lui donne audience. Il est nommé Commandant de quelques Battaillons francs. Avancement de son valet de chambre. Nouveaux expédiens dont il se sert pour avoir de l'argent. Ses

galanteries à la Cour. Sa première campagne.

Au retour du Comte de Totleben en Hollande, nombre de gens furent fort empressés à le voir. La renommée l'avoit avancé en publiant sa destinée bizarre & singulière, & chacun desiroit de contempler de près un si rare aventurier. Quelle curiosité! Qui fait si la réputation d'un Alexandre, d'un Scipion, l'Africain, & d'un Annibal, dont les actions sont mises à juste titre au nombre des plus beaux monumens de l'antiquité, a jamais eu autant d'admirateurs que celle de ce vagabond a fait de curieux.

Le bruit couroit alors, que l'Impératrice de Russie alloit prendre part à la guerre survenue entre la Maison d'Autriche & le Roi de Prusse, qui venoit d'éclater par l'invasion de ce Monarque en Saxe. Cet événement devint un nouvel objet d'attention pour le Comte de Totleben & lui fit naître la pensée d'entrer au service de Russie. Il savoit que la Cour de Petersbourg étoit accoutumée d'accepter, en pareilles occasions, les offres que lui font des Officiers étrangers. Il jugea bien qu'au service de la République, qui au commencement des présens troubles avoit d'abord embrassé la neutralité, il n'avoit pas de longtems à espérer quelque avancement. D'ailleurs
son

son esprit fertile lui fit comprendre que pour parvenir, il lui falloit pêcher en eau trouble & aller se montrer dans uns pays, où ses rares qualités fussent inconnues. Le Comte de Golofkin, Ambassadeur de Russie, auquel il adressa ses propositions, lui dit en substance, que, quoiqu'il y eût à présumer que dans les conjonctures actuelles les Troupes de l'Impératrice seroient augmentées, il n'avoit cependant aucun ordre positif d'engager des Officiers étrangers au service de Sa Majesté; que tout ce qu'il en pouvoit dire étoit, que ceux, qui avoient envie d'y entrer, seroient bien de se rendre à St. Petersbourg. Notre impatient guerrier ne se borna pas à de simples offres de service; il présenta au Comte de Golofkin une esquisse d'un projet touchant la petite guerre. Pour peu qu'on jette les yeux sur ce plan, l'on voit que Totleben fit une proposition, dont l'exécution paroït-
soit être alors au dessus de ses forces. Il offrit de lever à ses dépens pour le service de Sa Majesté Impériale dix mille hommes, qui seroient partie Troupes régulières, partie irrégulières, outre quatre mille chevaux, & de pourvoir ce corps des armes nécessaires, le tout aux conditions suivantes: 1. Que lui Comte, nommé Général-Major, auroit le Commandement en chef de tout le corps. 2. Qu'il seroit toujours ses opérations séparément,

ment, sans dépendre directement du Général en chef de toute l'armée. 3. Qu'en faisant la levée de ce Corps & tant qu'il subsisteroit, il auroit & conserveroit le droit de nommer tous les Officiers, sous l'approbation & l'agrément de Sa Majesté Impériale. Par ce plan, & particulièrement par le dernier article, outre sa propre promotion, il visoit à se faire un fond de finances, objet qu'il ne perdoit jamais de vue, & pour lequel, par une grande expérience, il avoit acquis beaucoup de lumieres & d'habileté.

Conformément à son plan la répartition de ce corps devoit se faire de la maniere suivante.

INFANTERIE.

3. Bataillons de fantassins, chacun de	
1200 hommes,	3600
2. Bataillons de Grenadiers, chacun de	
750 hommes,	1500
1. Compagnie d'Artillerie de	300
4. Compagnies de chasseurs, chacune de	
150 hommes,	600
	<hr/>
	Total 6000

CAVALERIE.

6. Escadrons de Cavalerie ordinaire à	
200 hommes chacun,	1200
	1. Ré-

1. Régiment de Dragons, partagé en 10 Compagnies, chacune de 100 hommes, - - - - -	1000
1. Régiment de Hussards de 6. Esca- drons, chacun de 200 hommes, - - -	1200
6. Compagnies de chasseurs, de 100 hommes chacune, - - - - -	600
	Total 4000

Faisant ensemble un Corps de - - -	10000
hommes, savoir d'Infanterie, - - -	6000
& de Cavallerie, - - - - -	4000

Ce n'étoit pas un simple projet; mais un plan raisonné, trop ample pour pouvoir être inséré ici. Totleben le remit au dit Ministre, qui, sans y faire beaucoup d'attention & sans l'appuyer de sa recommandation, l'envoya à sa Cour. Comme Elle étoit alors fort irritée contre celle de Prusse, Totleben, qui ne l'ignoroit pas, pour rendre son plan plus acceptable, y dit que le corps en question seroit constitué de maniere qu'il fût en état de faire ses opérations tant en hiver qu'en été. Le même plan contenoit plusieurs autres choses, qui, selon le sentiment des chefs les plus expérimentés, furent jugées impraticables; & qui d'ailleurs, pour la plus grande partie, étoient de nature, qu'elles s'éloignoient des règles de la science militaire, établie en Europe.

Tandis

Tandis que le Comte attendoit impatiemment le succès de son plan, il se passa quelques semaines, avant qu'il demandât & obtint sa dimission du service de la République. Pendant le peu de tems qu'il passa encore en Hollande, il eut une plaisante rencontre dans une barque, où il se trouva avec plusieurs autres passagers. Nous en rapporterons les circonstances, parce qu'elles sont aussi rares & pour le moins aussi intéressantes, que *l'Histoire d'une puce*, qu'on a faite, il y a quelque tems, en France.

L'on fait que lors de la foire de Rotterdam, les barques ordinaires, qui partent de Delft pour cette ville, sont toujours remplies de monde, & que sur-tout il est difficile d'y trouver place à l'endroit ou espece de petite chambre qu'on nomme le *rouf*. Totleben, qui s'étoit proposé d'aller visiter un de ses compatriotes à Rotterdam, voyant que le *rouf* étoit loué, résolut de se servir de la barque suivante plutôt que de se placer parmi la foule. Un Ministre qui survint avec sa femme & sa fille, prit la même résolution. Ils se mirent tous à délibérer s'il falloit faire la partie de louer pour eux le *rouf* de la premiere barque qu'on attendoit. Le Ministre, qui, à la maniere de Messieurs les Ecclesiastiques, étoit un grand partisan de l'économie, conseilla au Comte, de ne pas se hâter & d'attendre encore

sore l'arrivée de quelques autres honnêtes gens, afin de faire le passage à moins de fraix. Tandis qu'on parloit, arriverent deux négocians avec leurs femmes & un Avocat, allant tous à Rotterdam. Comme ils s'étoient hâtés, pour arriver à tems, & trouver de bonnes places, ils étoient tout essouffés. La proposition qu'on leur fit de louer tous ensemble le *rouf*, fut acceptée avec plaisir, & comme le nombre des personnes étoit trop grand, l'on se rangea le mieux qu'on put, & l'Avocat, pour la commodité des Dames, resta en dehors à côté du battelier. Quand ils furent tous placés & qu'ils se furent regardés avec cette curiosité ordinaire à ceux qui voyagent ensemble, le grave Prédicateur rompit le silence. Ce qu'il dit & ce qui s'est passé alors, n'est pas une fiction; trois personnes encore en vie, peuvent l'attester; nous allons le rapporter fidelement.

Le pieux Ministre donc commença d'une maniere aussi touchante que pathétique, par faire l'énumération des désastres, qui depuis l'an 1740. ont désolé l'Europe. Des hivers rudes, des tems de cherté, des guerres, la mortalité des bestiaux, la décadence du commerce, les tremblemens de terre & autres fléaux, avoient été la suite des péchés des hommes & autant de châtimens de Dieu, dont les habitans des Provinces-Unies s'étoient ressen-

ressentis particulièrement. Après ce petit préambule le Prédicateur se mit en devoir de s'étendre sur les suites de chacune de ces afflictions, lorsqu'un des négocians perdant patience, l'interrompit, *oui, Domine*, dit-il, avec vivacité, *ce sont des choses que l'on sait & dont il vaud mieux qu'on fasse mention en chaire que dans une barque.* La conversation devint alors générale, au grand contentement de la compagnie, qui par le discours sérieux, que le Ministre avoit entamé, s'étoit attendue à devoir passer deux heures dans le recueillement. Cependant cette satisfaction ne fut pas de durée; car à peine la harangue du Théologien fut arrêtée, que le Comte de Tottleben commença, à son tour, un brillant discours sur les belles actions qu'il avoit faites dans la précédente guerre. Il raconta des merveilles incroyables de ses faits héroïques. Il ajouta que c'étoit à l'habileté des étrangers qu'on étoit redevable du tour heureux que les affaires avoient pris, & que sans l'aide & sans la bravoure des Officiers Allemands, c'eût été fait de la République. Revenant alors à ses propres exploits, il en détailla quelques-uns. Dans une certaine bataille (à laquelle cependant il n'a pas été) il avoit eu trois chevaux tués sous lui. Durant le siege de Bergop-Zoom (tems auquel il étoit en Saxe, du moins pas encore au service de l'Etat) il avoit
tué

rué de sa main six Grénadiers François. En un mot, à l'entendre, les actions les plus glorieuses des premier héros de notre siècle, n'étoient qu'un jeu d'enfant en comparaison des siennes. Le négociant, dont nous avons déjà parlé, pouvant aussi peu supporter les fanfaronades de ce bavard, que le sermon mal-placé du Prédicateur, interrompit hardiment son récit fabuleux, en le priant en même tems, de s'abstenir de termes injurieux à l'honneur des Hollandois: *Nous serions à plaindre, Monsieur, lui dit-il, si nous devions notre salut aux étrangers, il se peut qu'il y en ait eu quelques-uns bien intentionnés pour nous, mais la plupart ont été des chercheurs de fortune, à la charge du pays. Eh! dites moi, de grace, quels miracles ont-ils fait, ces Messieurs? Par quel endroit par exemple ce drôle de Totleben, soit-disant Comte, un faquin, qui n'avoit jamais vu la guerre, & qui par le rapt dont il s'est rendu coupable, a mérité de monter sur l'échafaut, s'est-il rendu fameux en ce pays-ci, si ce n'est par ses friponneries multipliées? Le Chevalier de Vial s'est-il distingué par d'autres actions que par des cruautés inhumaines, qui conviennent mieux à un brigand qu'à un guerrier? Qu'en pensez-vous, ajouta-t-il, en adressant la parole à l'Avocat, y a-t-il eu de la nécessité d'appeller à notre secours des instrumens aussi mauvais qu'inutiles?*

E

L'AVO-

L'Avocat, pendant toute cette conversation, avoit gardé le silence, parti le plus sage en pareilles occasions. Il connoissoit le Comte de Totleben, l'ayant vu plusieurs fois en d'autres endroits; mais celui-ci ne le favoit pas. Embarassé d'abord de la réponse qu'il falloit faire au négociant, il lui dit enfin: *Je ne fais, jusqu'où nous avons été nécessités ou pourrons l'être encore de nous servir d'Officiers étrangers. Quant au Comte de Totleben, peut-être a-t-il fait des actions héroïques que nous ignorons; & il auroit raison, continua-t-il avec un sourire malin, s'il étoit ici de prendre en mauvaise part la peinture que vous faites de son caractère. Je m'embarasse peu de ce drôle là, répliqua le négociant; je souhaiterois fort que ce saquin fût ici; je lui dirois son fait, de manière qu'il seroit bien aisé de pouvoir quitter la barque.* Le Comte entendant tous ces propos désagréables pour lui, garda un morne silence jusqu'au village qu'on nomme *Overfchie*. Là, sous prétexte d'aller se rafraîchir, il prit le sage parti d'abandonner la compagnie & de ne pas rentrer dans la barque. Les deux négocians & leurs femmes, de même que le Prédicateur s'en étonnerent; mais l'Avocat leur découvrit le mystère, en leur apprenant, que celui qui ne revenoit pas, étoit le Comte de Totleben en personne.

On

On reçut peu après des avis certaines que l'Impératrice de toutes les Russies avoit résolu de donner du secours au Roi de Pologne, Electeur de Saxe; qu'à cet effet Elle faisoit assembler une armée nombreuse sur les confins de Livonie; & que selon toutes les apparences, Elle alloit déclarer la guerre au Roi de Prusse. Le Comte de Golofkin fit alors chercher notre guerrier, pour lui dire que la Cour ne pouvoit pas encore se déclarer absolument sur le plan proposé pour la levée d'un corps de dix mille hommes, quoiqu'elle ne le regardât pas comme inacceptable; qu'il pouvoit toujours compter sur l'attention de sa Majesté Czarienne pour les Officiers étrangers de mérite; espérer même d'obtenir un poste honorable dans ses Troupes, s'il pouvoit se résoudre à quitter le service de la République & se rendre à St. Petersbourg. Il lui recommanda en même temps de la part de sa Souveraine, de se conduire à cet égard avec une circonspection scrupuleuse, pour ne pas donner ombre de plaintes à des Puissances, avec qui Elle souhaitoit vivre en bonne intelligence.

Cette réponse ne fut pas absolument aussi du goût de Totleben; elle le jetta plutôt dans une espece de perplexité. Il ne savoit à quoi se résoudre: il se consulta pendant quelques jours. Tout parti qu'il pouvoit prendre,

avoit ses inconveniens. Quitter le service de la République, sans être tout-à-fait sûr d'avoir de l'emploi ailleurs, c'étoit renoncer à un établissement solide pour courir après une fortune incertaine. Y rester, c'étoit vivre sans espérance d'avoir sitôt un avancement tel qu'il le desiroit. Quoique le dernier parti fût conforme aux regles de la prudence, Totleben, cédant aux impulsions de son esprit inquiet & remuant préféra le premier; ainsi il demanda ce qu'il obtint facilement; sa démission.

Notre vagabond ne tarda pas de sortir de la Hollande pour aller où il se flattoit que la Forrune l'attendoit. Il se mit en route pour Hambourg, peu pourvu de finances & n'ayant pour suite que son bouffon Strauber. Il ne s'arrêta gueres dans cette ville. Mais il se rendit à Lubec, où par nécessité il fit un séjour de quelques semaines. Pendant ce tems il eut avec un Coureur françois une aventure des plus remarquables, & qui peut passer pour un chef-d'œuvre en fait de ruse & de friponnerie. Il se donnoit pour Colonel dans les Troupes de Hollande, assurant qu'il attendoit ses équipages & les gens de sa maison, dont le fidele Strauber fut admirablement bien exagérer le nombre. Il s'étoit logé dans une des principales auberges de la ville, & en peu de tems la dépense, qu'il y faisoit,

faisoit, monta à plus de quatre cens écus, argent d'Allemagne. Comment acquitter cette dette, comment se rendre à St. Petersbourg & y paroître avec honneur? Strauber lui avoit déjà conseillé de faire un trou à la lune & de décamper sans trompette; mais Totleben, s'attendant à quelque faveur subite de la Fortune, différoit toujours cet expédient. Strauber commença de perdre courage. *Que diantre, Monsieur, lui dit-il, sommes nous des insensés? Tout le monde parle des belles prouesses que nous avons faites ensemble, & faut-il qu'aujourd'hui nous nous piquions d'une conscience timorée? Eh si donc: laissons cela au peuple & aux mal-adroits.* Tandis qu'ils s'entretenoient sur ce sujet, un coureur, qui avoir appris qu'à l'auberge logeoit un Colonel Hollandois, vint se présenter, demandant d'entrèr à son service. Le Comte ne voulut pas le lui accorder, disant qu'il attendoit à tout moment ses domestiques, qu'il avoit laissés en Hollande. Mais quand cet homme lui eut offert pour gage de sa fidélité une bourse de trois cens Ducats, qu'il disoit avoir héritée avec d'autres effets de prix d'un Officier de marque au service de France, lequel avoit été tué, la difficulté s'évanouit & Totleben l'engagea sur le champ pour coureur, en lui disant qu'il vouloit bien pour sûreté de sa bonne conduite garder en dépor

cet argent, dont il oublia, à dessein, de lui donner un reçu.

De l'autre côté Strauber fit de son mieux: il découvrit que le coureur possédoit encore des montres, des tabatières & une garde d'épée d'or, outre quelques bagues de diamant: il en informa promptement son Maître. Celui-ci accoutumé à ne laisser échapper la moindre occasion de faire son profit, charmé de la découverte, qui lui présentoit un nouvel accroissement de fortune. Il fit sur le champ venir son coureur & lui dit que, s'il vouloit vendre ses bijoux, il les achèteroit au prix qui en seroit fixé par des experts jurés. Cet homme qui ne demandoit pas mieux qu'à se défaire de ces effets (qu'il avoit volés sans doute) consentit à la proposition de son Maître. Il fit plus: s'étant formé une haute idée de la générosité du Comte, il le pria avec beaucoup d'instance, de les apprécier lui-même. Le prix en fut donc arrêté à la somme de quatre cens Ducats. *Ecoute, la Poste, dit ensuite Totleben à son nouveau domestique, tu es fait à la course; va porter cette lettre de change à mon Banquier à Hambourg; il t'en donnera mille Ducats; tu en garderas le sept cens qui te sont dus, & tu m'apporteras le reste.*

A cet ordre, l'obeissant la Poste partit; & se fiant à la légèreté de ses jambes, se flatta de

de faire le trajet en deux jours. Il réussit, mais ce voyage lui couta cher. Ayant présenté la lettre de change au Banquier d'Ham-bourg, celui-ci refusa de la payer, disant qu'il ne connoissoit le Comte de Totleben que de nom, & qu'il n'avoit jamais eu la moindre affaire avec lui. Et lorsqu'il voulut s'en re-tourner, il fut arrêté & mis en prison par or-dre du Magistrat; à la réquisition de Mr. de Champeaux, Ministre de France, parce qu'on le soupçonnoit être celui qui depuis peu s'étoit enfui, après avoir volé au Général Fran-çois, Duc de . . . des effets pour la valeur de plus de 2500. Ecus.

Tandis que cet accident arriva au coureur, le Comte de Totleben, après avoir payé ce qu'il devoit à son hôte à Lubec, & fait vendre sous main les effets, dont nous avons parlé, fretta un vaisseau, à bord duquel il s'embar-qua & fit voile pour St. Pétersbourg, où il arriva heureusement quelques jours après. Le coureur devint plus malheureux, car ayant été transféré à l'Armée françoise & convain-cu du vol, il y fut pendu. Il avoit déposé dans ses interrogatoires avoir cédé les effets à Totleben; mais celui-ci à qui l'on en écri-vit dans la suite, nia le fait, protestant que c'étoit une imposture.

Quand le Comte arriva à St. Pétersbourg, il s'aperçut des grands préparatifs de guerre

qu'on y faisoit. Il alla prendre un appartement chez un Aubergiste françois, où les étrangers étoient accoutumés de se loger. Après s'y être établi, son valet de chambre prit la liberté, le soir même, de lui faire une petite exhortation: *Monsieur, dit-il, nous voilà dans un nouveau Monde; quel rôle y jouerons-nous? Si l'on vient à nous y connoître pour ce que nous sommes, notre séjour n'y sera pas long, & si vos grande desseins échouent, nous sommes perdus; car ici nous ne trouverons pas des joualliers à tromper, des coureurs à duper, des filles à enlever, des Princesses à frauder. En verité, Monsieur, dit-il en finissant, il est tems, que nous devenions honnêtes-gens; il y a assez longtemps que nous sommes des fripons.* Pendant ce Discours le Comte le regarda fixément & admira son maintien grave & édifiant. *Es-tu ivre, fou ou sot, Strauber? que m'as-tu dit à Lubec? Tu es bien changeant. C'est ici que notre fortune doit se faire. Dans peu tu me verras Général à la tête d'une armée, & je te verrai Officier dans mes Troupes . . .* C'est pour moi trop d'honneur, Monsieur, reprit Strauber, & je vous prie de n'en rien faire. *Qui Diable voudroit servir avec ces coupeurs de nez, ces Cozakes & ces Calmukkes? D'ailleurs,* continua t-il, *je serois un mauvais soldat, je ressemblerois à plusieurs de nos héros modernes, qui songent à se faire un grand nom dans la*
guerre,

guerre, mais laissent volontiers à d'autres le danger de l'exécution. Voyez si avec de telles dispositions, je puis faire un Officier. Je n'aime pas à faire les choses à demi. Graces à vos conseils & à votre exemple, j'ai été un vrai fripon, & je ne me sens pas le cœur d'être un vrai guerrier.

Quand Totleben parut dans le public, il s'appliqua à se faire des amis, & quelques-uns prétendent qu'il employa à cet effet une partie de l'argent provenu de la vente des bijoux que le coureur lui avoit confiés. Il donna aussi un festin, auquel il invita quelques Ministres & nombre de gens de la Noblesse. Le faste brillant, avec lequel il se montra, fit concevoir une idée avantageuse de sa personne, & les Russes en le considérant comme un homme d'une naissance distinguée, le crurent fort versé dans la science militaire. Les recommandations du Comte de Fermer, Allemand de naissance, qui venoit d'être avancé au grade de Lieutenant-Général au service de la Russie, & l'amitié d'un certain Médecin de nom, qui étoit en grand crédit, lui procurerent de l'accès auprès de l'Impératrice. Dans la première audience qu'il eut de cette Princesse, Elle lui dit: *J'ai reçu de mon Ambassadeur en Hollande le plan que vous lui avez remis; Je suis très-satisfaite de l'empressement que vous avez d'entrer à mon service.*

Comme j'ai été obligée de prendre les armes, les traves Officiers auront de fréquentes occasions de se distinguer. En attendant je verrai avec mes Ministres du département de la guerre, quels arrangemens il faudra prendre par rapport à la levée du corps de volontaires, dont je me propose de vous conférer le commandement. Le Comte remercia respectueusement Sa Majesté de la confiance qu'Elle lui témoignoit, ajoutant qu'il souhaitoit la servir d'une manière qui pût contribuer la gloire de son gouvernement & au succès de ses armes. L'Impératrice lui demanda ensuite, si la République alloit aussi entrer en guerre, à quoi le Comte répondit par la négative, en disant que les Etats-Généraux s'étoient déclarés pour la neutralité. Cela est vrai; reprit Sa Majesté, ils font bien d'être simples spectateurs des présens troubles, & je crois qu'il ne seroit pas de leur intérêt d'y prendre part.

Tandis que les Ministres & les Généraux de Russie, en conséquence des ordres de l'Impératrice, délibéroient sur la levée d'un corps de bataillons francs, le Comte de Totleben s'abandonna aux plus belles imaginations, relativement à la double fortune qu'il comptoit de faire. Il vit approcher le moment, qui alloit le mettre au faite de la grandeur & de la considération, d'une manière propre à étonner toute l'Europe & à le faire triompher d'une

d'une foule d'ennemis. Son ambition étant ainsi flattée, il résolut de faire quelque entreprise considérable en fait de galanterie. Dans cette vue il se fit donner une liste des plus belles, des plus jeunes & des plus riches Dames de Pétersbourg & conféra avec Strauber, à laquelle il falloit donner la préférence. *Eh! Monsieur,* lui dit le valet de chambre, *le choix ne fait rien, pourvu qu'elle soit riche, c'est là le grand point; du reste, mon cher Maître,* ajouta-t-il, *n'en prenez pas qui soit jeune, de peur qu'elle ne vive trop longtems, car sûrement tous vos mariages ne sont pas encore finis.*

Le résultat des conférences militaires, tenues par ordre de Sa Majesté Impériale, fut que le Comte de Totleben, en qualité de Général-Major, auroit le commandement d'un corps de volontaires de douze mille hommes, lequel seroit mis sur le pié suivant.

CAVALERIE.

Huffards.	-	-	-	1500.
Cavaliers.	-	-	-	1000.
Dragons.	-	-	-	1000.
Cosakkes.	-	-	-	1000.
				<hr/>
				4500.

INFANTERIE.

Fantassins, divisés en				
4. Bataillons.	-	-	-	4000.
				Grena-

Grenadiers, divisés en		
2. Bataillons.	- - -	2000.
Chasseurs.	- - -	1000.
Corps d'Artillerie.	- - -	500.
		<hr/>
		7500.
Faisant le total de	- - -	12000.
hommes, tant Cavalerie		
qu'Infanterie.		

Ce corps, qui dans la suite lorsque le Comte de Tottleben parvint au grade de Lieutenant - Général, fut augmenté de 3000 hommes & de 1500 chevaux, étoit pourvu de 36 pieces de canon & de 6 mortiers. Le fidele Strauber fut d'abord nommé Lieutenant dans le corps des Chasseurs, & ensuite gratifié d'une Compagnie. Il a bien servi comme Partisan ; il fut tué dans la seconde campagne, extrêmement regretté de son maître, dont il avoit fait toute la consolation dans des tems de détresse.

Les préparatifs de guerre étoient très-considérables : car outre ce corps de volontaires aux ordres de Tottleben, l'on fit d'autres augmentations dans les Troupes de Russie. L'on donna au Feld - Marechal d'Apraxin le commandement en chef de l'Armée, destinée à faire la conquête du Royaume de Prusse. Le Général Fermer devoit sous lui commander un corps séparé, dont les bataillons francs de
Tot-

Totleben feroient partie. L'on s'apperçut déjà alors de quelques étincelles de la jalousie & de la méfintelligence, qui éclaterent dans la fuite entre ces deux Généraux; & Totleben observant une parfaite impartialité à leur égard, gagna la confiance & l'amitié de l'un & de l'autre. Ils s'empresferent de lui en donner des marques: le Feld-Marechal en lui faisant avancer par un Banquier de Pétersbourg la somme de quatre mille Ducats pour le terme d'une année, afin de lui faciliter la levée de son Corps de Volontaires; le Lieutenant-Général Comte de Fermer en lui fournissant l'occasion de disposer, à des conditions très-avantageuses, de diverses Compagnies tant d'Infanterie que de Cavalerie, qui étoient à la nomination de Totleben; desorte que celui-ci ramassa non seulement de grandes sommes d'argent, mais se fit aussi de puissans amis, sur lesquels il pouvoit compter dans des cas embarrassans. Il effecta quelques fois un grand desintéressement, & entre autres il fit présent d'une Compagnie de Dragons au fils d'une riche veuve de Pétersbourg. Cette Dame, qui avoit une excessive tendresse pour son fils, le voyant parvenu au grade de Capitaine, ne se posséda pas de joie; voulant en témoigner sa reconnoissance au Comte de Totleben, elle lui fit divers présens, & lui remit douze cens Ducats, tant pour la levée
&

& l'équipement de la Compagnie, que pour les équipages de son fils. Totleben en employa huit cens & garda le reste pour ses honoraires. L'on n'en demera pas là: l'amitié contractée entre cette Dame & le Comte se changea en intrigue, & notre heros fut parfaitement bien y faire présider Plutus. La chronique scandaleuse répandit des bruits singuliers de cette étroite connoissance. Totleben fit de la maison de cette Dame, pour ainsi dire, la sienne; il y parla en maître & y régala souvent ses amis pendant le reste du tems qu'il passa à Pétersbourg: il y a plus, il la regardoit comme un pays de conquête qu'il pouvoit mettre à contribution.

Le Comte employa, pour la levée de son Corps, quatre Capitaines & sept Officers subalternes. Il les fit seconder par trente six bas-Officers dont il connoissoit les talens pour ces sortes d'affaires, la plupart Allemands de naissance, auxquels il ordonna de faire des recrues dans les Provinces conquises. Les avantages qu'ils furent exagérer, & les promesses séduisantes du Chef firent de grands effets: des jeunes gens se présentèrent en foule pour être enrollés, au point que vers le printems ce Corps fut non seulement complet & armé, mais aussi jugé en état de faire la campagne. Deux choses contribuèrent à ce succès: l'une, que divers Officers, qui

qui étoient les intimes du Comte, allèrent pour la même fin en Allemagne & en d'autres pays: l'autre, que Totleben lui même fit des enrölemens dans la Capitale.

A cette occasion il lui arriva une aventure affés comique. Quatre garçons ramoneurs de cheminée, sans oçupation & affamés, mais de bonne mine, résolurent ensemble de s'engager au même Corps. Ils allèrent à cet effet trouver le Comte qui leur donna à chacun deux Ducats, en diminution de l'engagement dont on étoit convenu. Totleben craignant qu'ils n'échappassent, leur fit donner quelques bouteilles de vin dans une cuisine qu'il eut soin de bienfermer. Les bouteilles ne furent pas plutôt vidés, que se repentant de s'être engagés, ils résolurent de s'enfuir par la cheminée. La chose fut exécutée sur le champ. Les ramoneurs furent bientôt sur le toit, d'où ils gagnèrent la cheminée d'une maison voisine & ils convinrent alors d'y descendre au hazard de ce qui pourroit leur arriver. Celui qui s'y engagea le premier, ayant mal posé le pied, fit un faux pas & tomba rudement dans une chambre, où dix à douze jeunes gens, assis autour d'une table, étoient occupés à jouer. Ceux-ci effrayés d'une apparition si soudaine, & prenant cet homme pour le Diable, se sauverent au plus vite, abandonnant leur argent, qui

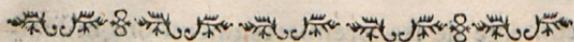
mon-

montoit à environ 1200 Florins. Les trois autres ramoneurs suivirent de près leur compagnon, mais plus heureusement que lui. Les gaillards partagerent alors le butin, remonterent la cheminée & rentrerent par la première dans la cuisine, où ils avoient été enfermés. Le lendemain ils présenterent pour leur dégagement à Torleben 25 Ducats par tête, offre qui fut acceptée avec joie. Après quoi ils sortirent de leur prison & disparurent avec le reste du butin, sans qu'on ait jamais pu les découvrir. Quelques personnes prétendent que le fait est arrivé à Paris; mais des Mémoires dignes de foi le placent à Pétersbourg.

Les galanteries du Comte de Torleben s'étendirent jusqu'aux Dames de la Cour. Le sexe en Russie ne paroissoit alors se ressentir en rien de la froideur du climat. L'amour y exerçoit son empire, comme ailleurs, & son temple y étoit aussi fréquenté que dans les régions les plus favorisées de l'Asie. Le Comte vit à la Cour, une jeune Dame, mariée à un homme vieux & gouteux. Il fut tellement frappé de ses charmes, qu'il n'oublia rien pour lui plaire & l'engager à quelque retour; il y réussit. Les deux amans desiroient un rendez-vous; mais la jalousie du mari le rendoit presque impraticable. L'on dit que les rusés des amoureux & des prisonniers

l'action qui se donna le 30 Aout entre les Armées de Russie & de Prusse près de Wehlau, dans le voisinage de Königsbergue. Le Feld-Maréchal de Lehwald, qui commandoit les Prussiens, attaqua avec des forces très inférieures à celles de l'ennemi. La victoire fut indécise, chacune des deux Armées se maintenant dans son camp. Celle de Prusse s'approcha plus près de la Capitale pour la protéger, & les Russes, peu de tems après, évacuèrent, à la ville de Memel près, tout le Royaume, après y avoir fait de grands dégats. La retraite subite du Comte d'Apraxin fut mal interpretée. L'Imperatrice en fut mécontente, le démit du commandement, donna ordre de l'arrêter & lui fit faire son procès; mais la mort l'enleva, avant que sa sentence fût prononcée. Les Généraux de Fermer & de Sibilski étoient ceux qui se plaignoient le plus de la conduite du Feld-Maréchal. Le premier avoit envoyé à Petersbourg le Comte de Torleben chargé de faire à l'Impératrice un rapport circonstancié de ce qui s'étoit passé pendant la campagne, & celui-ci, sous ce prétexte, y séjourna la plus grande partie de l'hiver.





QUATRIEME PARTIE.

Avancement du Comte de Tottleben au grade de Lieutenant Général. Augmentation du Corps à ses ordres. Ses autres campagnes en Prusse, en Poméranie, Silésie, & dans la Marche de Brandebourg. Sa conduite à la prise de Berlin. Ses excès & cruautés. Découverte de la belle Hermione dans une grotte & récit de ses aventures. Mort de Strauber. Tottleben se rend coupable de trahison. Il est accusé. Sa disgrâce. On le transporte à Königsbergue & de là à Pétersbourg. Découverte de ses trésors à Hambourg. Son caractère. Description de la Sibérie.

Les Chevaliers d'industrie, gens sans mérite, sans honneur, injustes, hardis, impudens, cabaleurs parviennent souvent au comble du bonheur & de la prospérité, par des voies incompréhensibles, tandis que des hommes vertueux & d'une conduite irréprochable gémissent sous le poids de l'adversité. Celui, dont nous écrivons la vie, en fournit un exemple frappant. Ce vagabond, indigne des moindres égards, & qui avoit commis tant de forfaits, fut avancé à la dignité de Lieutenant - Général des Armées de l'Impératrice de toutes les Russies. La Cour, assés

contente de ses premières opérations militaires & plus encore du rapport circonstancié qu'il avoit fait de la conduite du Feld - Maréchal Comte d'Apraxin, commença d'avoir une plus grande confiance en lui, au point qu'on le regardoit déjà comme un instrument nécessaire aux intérêts de la Russie. Cette prévention fut cause que sur les premières instances du Comte de Tottleben, son corps de Volontaires fut augmenté de trois mille hommes. Monté ainsi à quinze mille combattans, l'on s'en promettoit de grands services; l'on pouvoit en faire un camp volant & le faire agir séparément.

Comblé de bienfaits & environné de cette gloire qui peut flatter l'ambition d'un guerrier, le Comte de Tottleben, à l'ouverture de la seconde campagne, se rendit à la grande Armée, assemblée sur les frontières du Royaume de Prusse. Elle étoit forte d'environ soixante & dix mille hommes & commandée par le Lieutenant - Général Comte de Fermer. Un autre Corps aux ordres du Lieutenant - Général Comte de Romanzow s'étoit mis en marche pour la Pomméranie ultérieure. La première opération de cette campagne fut la prise de la Capitale de Prusse; elle fut suivie de la conquête de tout le Royaume, qui dénué de Troupes & sans places fortes, fut obligé de se soumettre à l'ennemi. Quelques
mois

mois après se donna la fameuse bataille de Zorndorf dans le voisinage de Custrin. Cette dernière place étoit vivement canonée par les Russes. Le Roi de Prusse vint du fond de la Lusace pour la dégager. Il attaqua l'ennemi, qui s'étoit rangé en ordre de bataille. L'action fut meurtrière & l'avantage en demeura aux Prussiens; mais il faut avouer que la victoire ne fut pas décisive, car les Russes se maintinrent, à peu près, dans la même position, & le lendemain l'on se canonna de part & d'autre avec une nouvelle ardeur. Dans cette bataille le Comte de Totleben reçut une légère blessure à la tête, en s'entretenant avec le Prince Charles de Saxe, aujourd'hui Duc de Courlande; & l'on fit courir le bruit que le Corps à ses ordres y avoit fait des merveilles, particulièrement les bataillons de Grenadiers & de Chasseurs.

Quelque tems après la bataille, Totleben reçut ordre d'aller avec son corps, alors fort affoibli, dans la Pomméranie Prussienne. Il y commit des excès en tous genres, & devint le fléau de cette Province. Il y leva ou plutôt vola des sommes d'argent considérables, qu'il envoya ensuite en dépôt à quelques-uns de ses amis à Hambourg & ailleurs. Quelques personnes prétendent qu'il a aussi fait déposer une bonne somme à la Banque d'Amsterdam. Quoi qu'il en soit, Totleben se

conduisit dans la Pomméranie en vrai brigand. Dans tous les endroits, où il s'arrêtoit, il falloit lui donner 50 à 60 Ecus par jour, en outre fournir à l'entretien de sa table, de ses équipages & des gens de la fuite. Son train a toujours été très-considérable & d'ordinaire il avoit 18 Domestiques à son service & entretenoit 30 chevaux. Un des villages, qui étoit hors d'état de payer une contribution de quinze jours, fut abandonné à la fureur du Soldat, pillé & ensuite brûlé. Une jeune fille, à peine nubile, pour avoir résisté à sa passion brutale, fut violée par ses ordres par quelques Cosaques; & ses deux freres, qui étoient accourus à son secours, furent massacrés par ces monstres.

Le dessein que Torleben forma dans la fuite sur Berlin & qui fut exécuté le 3 Octobre 1760, étoit certainement un projet étonnant. La Cour de Pétersbourg fut informée à tems & après le succès, elle le regarda comme un chef-d'œuvre de la petite guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'exécution de cette entreprise augmenta de beaucoup l'idée avantageuse que la même Cour avoit conçue du savoir & de l'habileté du Comte de Torleben. Disons aussi que cette diversion fit sortir le Roi de Prusse du fond de la Silésie; mais avouons en même tems que sans le secours des Autrichiens Torleben y eût échoué. L'irruption

ruption que cet homme fit dans le cœur de la Marche de Brandebourg fut accompagnée de particularités: nous en placerons ici quelques-unes. En conséquence d'un projet concerté, les Généraux Czernitscheff & Totleben furent détachés avec 22000 hommes de l'Armée Ruffienne & le Général Laszi avec 14000 de celle des Autrichiens avec ordre de marcher en droiture sur Berlin. Mais comme ces deux détachemens tâchèrent de se prévenir l'un l'autre, Totleben ramassa à la hâte deux mille hommes de Troupes légères & quatre mille fantassins de son corps de volontaires, & se présenta devant la ville, demandant qu'on la lui livrât. Sur le refus qu'il reçut, il y fit jeter quelques centaines de bombes & de boulets rouges, ce qui produisit l'effet qu'il désira: car le Commandant d'un côté & le Magistrat de l'autre firent chacun une capitulation avec lui. Ni l'un ni l'autre n'eut cependant songé à capituler, s'ils n'avoient pas été informés que les deux grands corps, dont nous avons parlé, étoient déjà dans le voisinage. La garnison, forte de 1300 hommes se rendit prisonnière de guerre & la ville, pour se racheter, s'engagea à payer un million & demi d'Ecus, outre une douceur de deux cens mille, dont Totleben garda une bonne partie.

Puis

F 4

L'on

L'on fait qu'à la prise de Berlin les Bataillons francs de Totleben commirent de grands excès & que plusieurs des principales maisons furent obligées, malgré la teneur de la capitulation, de loger des soldats. Des gens dignes de foi assurent que 282 maisons bourgeoises furent forcées & pillées, & ceux qui les habitoient, obligés de donner ce qu'ils avoient en argent & en bijoux. En un mot il n'y a point d'excès & de désordres que les Russes & surtout les gens de Totleben, n'y commirent. Ce qu'il y eut de frappant, c'est que plusieurs de ces enfans nobles, qui composent un Corps qu'on nomme les Cadets, furent enlevés, traités en prisonniers & distribués comme des esclaves entre les principaux Officiers Russes.

Tel étoit le sort de la ville de Berlin, lorsqu'on apprit que le Roi de Prusse étoit en marche pour venir la délivrer. Les Russes & les Autrichiens craignant d'être ou coupés ou environnés se retirèrent à la hâte. Le Comte de Totleben surtout usa d'une grande diligence pour régler avec le Magistrat tout ce qui regardoit le paiement de la contribution imposée, lequel se fit partie en argent comptant, partie en lettres de change, tirées sur quelques banquiers de Hambourg. Il n'oublia pas non plus de mener avec lui des otages, suivant l'usage établi entre les
Puis-

Puissances belligérantes en Europe. Le Roi n'alla pourtant pas jusqu'à Berlin; la nouvelle de sa marche, qui paroissoit y être dirigée, suffit pour faire évacuer cette ville. Il prit tout-à-coup à gauche, pour empêcher que le Feld-Marechal Comte de Daun, qui étoit entré en Saxe, ne s'en rendît entièrement maître. Ce fut alors, savoir le 3 Novembre, que se donna la bataille de Torgau, qui fit couler tant de sang, mais qui assura au Roi cette partie de l'Electorat, dont il est encore en possession. Revenons à Totleben. Ce vagabond, devenu Général, graces à l'a-veugle Fortune, se retira à grands pas pour aller rejoindre l'Armée Russe, commandée par le Comte de Solnikow. Chemin faisant il eut une des plus singulieres & des plus remarquables rencontres, qui soit jamais arrivée à homme de son espece. Qu'on ne s'imaginer pas que cet événement avec les circonstances qui l'accompagnent, soit une fiction romanesque. Le récit que nous en allons faire, est exactement conforme à la vérité & le Lecteur feroit tort à la façon de penser de l'auteur, s'il la révoquoit en doute.

Par ordre du Comte, Strauber, qui étoit alors Capitaine, avoit pris les devans à la tête de cent chasseurs à pied, pour reconnoître ce pays montagneux & découvrir le chemin le moins incommode, afin que tout le corps le

F 5

prit

prit. Cet homme malgré son avancement, avoit continué d'être le confident de Totleben qui se servit toujours de lui avec succès dans les circonstances les plus critiques. Strauber un jour rentra à toute bride dans le camp & tout essouffé dit au Comte, qu'il avoit fait une découverte des plus importantes. Celui-ci, d'abord effrayé lui demanda, s'il avoit vu quelque colonne ennemie. *Ce que j'ai vu*, repondit-il en goguenardant, *n'est pas votre ennemi, ni le mien: au moins est-ce un ennemi qui ne nous fera pas grand mal. J'ai vu enfin courir sur la montagne prochaine une jeune Amazone, plus belle que Venus & d'un plus grand prix que tous les trésors de Berlin. J'ai tâché de l'approcher; mais lorsque je n'en étois qu'à quelques pas, elle a disparu si subitement, qu'on auroit dit quelle avoit été emportée par les quatre vents.* Ce rapport excita la curiosité de Totleben qui vouloit savoir ce que l'Amazone étoit devenue. *C'est peut-être*, dit-il, à Strauber, *un espion déguisé qui pourra nous faire plus de mal que vous ne pensez.* Le véridique Capitaine offrit alors au Comte, de le mener à l'endroit, où il avoit fait cette merveilleuse découverte. L'offre fut acceptée, & Totleben étant monté à cheval se fit escorter d'un détachement de Hussards & accompagner de quelques Officiers, qui avoient demandé à être de la partie.

tie. Strauber les conduisit au travers de quelques montagnes. Quand ils eurent fait au delà d'une lieue de chemin, la nuit les surprit. L'obscurité les fit égarer. Ils résolurent de retourner au camp; mais au lieu de s'en approcher, ils s'en éloignerent de plus en plus. La perplexité du Comte & de ses Officiers étoit grande; elle augmenta au bruit d'un coup de fusil qu'on entendit. Ils se persuaderent alors qu'il y avoit dans le voisinage quelque parti ennemi, & la chose n'étoit pas impossible. Totleben reprocha alors vivement à Strauber l'imprudence qu'il avoit eue de l'exposer à un danger si éminent. Craignant d'être enlevé avec ses trésors & considérant que dans ce cas s'en feroit fait & de sa gloire & de sa personne, il fit au pauvre Strauber des menaces terribles. Après qu'on eût délibéré sur le parti qu'il convenoit de prendre pour se tirer de ce mauvais pas, l'on ordonna aux Hussards, de mettre pied à terre, & le pistolet à la main, de patrouiller, en se portant à droit, à gauche, en arriere, en avant, afin de voir s'il n'y avoit point une embuscade, & en même tems de chercher quelque issue. On les partagea en quatre pelotons chacun de trois hommes. Tandis qu'on fit ces dispositions, une Capitaine de Cavalerie, qui s'étoit un peu écarté, vint dire qu'il avoit vu une foible lumière dans un creux

creux de la montagne. L'on résolut de s'y porter courageusement, après que les Hulfards, qui n'avoient encore rien découvert, seroient rappelés. Quand ils y arriverent, le Capitaine qui avoit vu le premier la lumière, entra aussi le premier dans la caverne qui étoit une espece de grotte, formée par la Nature, & très-propre à la retraite. Frappé de la vue d'une jeune Dame il fit deux pas en arriere & s'écria: *Oh! Ciel, que vois je? c'est Hermione; c'est elle-même; c'est ma chere sœur, que le Prince de S. enleva, il y a trois ans.* Strauber accourut avec les autres & l'ayant regardée de près, *Sur mon ame, dit-il c'est la même beauté, que j'ai vue sauter sur ces montagnes, comme une chevre.*

Hermione, la belle Hermione, éperdue, étonnée, consternée, de se voir assaillie par tant d'hommes, ne reconnut pas d'abord son frere. La surprise de toute la troupe, particulièrement celle du Comte de Torleben, fut extrême. Il n'avoit jamais vu une beauté si accomplie. C'étoit le chef d'œuvre de la Nature: elle avoit toutes les perfections. Hermione étoit en Amazone; ses habits, galonnés d'argent d'un goût exquis, donnoient un nouveau relief à ses charmes. Il est aisé de concevoir les impressions qu'elle dut faire sur le cœur d'un homme qui aime le sexe. Le Comte ébloui par l'éclat de cette rare beauté étoit

étoit stupefait. Son confident Strauber, voulant l'en rurlupiner, lui dit à l'oreille d'un ton de boufon: *Courage, mon Général, voilà de quoi être amoureux.*

La rencontre inopinée entre Hermione & son frere fit naître une scene touchante. Revenue de sa premiere frayeur la belle se jeta à ses pieds: *Ah! Mon frere, lui dit-elle, pourquoi êtes-vous venu ici troubler mon repos? est-ce pour plaindre mon triste sort, ou par vos reproches le rendre plus déplorable?* Le frere, sensible à son affliction, la releva & tâcha de la consoler de son mieux. Ensuite il la pria de vouloir raconter ce qui lui étoit arrivé depuis l'indigne action du Prince de S. . . Elle y consentit sans peine & s'apprêta à satisfaire sa curiosité. Le Comte de Totleben & les Officiers se rangerent au dedans de la grotte, tandis que les Huffards resterent au dehors, pour avoir l'œil au guet. Hermione parla en ces termes.

HISTOIRE D'HERMIONE.

„Je me suis retirée dans ce désert & j'ai
 „choisi une si sombre demeure, pour me cha-
 „cher aux yeux de l'Univers & effacer, s'il
 „est possible, le souvenir d'une crime dont
 „j'ai été la triste victime. La fatale passion
 „du jeune Prince de S. . . a été la source de
 „mon

„mon infortune & de ma honte. Le com-
 „mencement de la présente guerre si funeste
 „à ma patrie, a été l'époque de mes disgraces,
 „si dignes de compassion. Avant ce
 „tems, je vivois tranquille à *Dresde*, qui m'a
 „vu naître, & où mes parens sont comptés
 „au nombre des principaux habitans de la
 „ville. En possession de grands biens, ils
 „étoient en état de donner à mon frere & à
 „moi, les seuls enfans qu'ils avoient, une éducation
 „convenable à leur rang: ils s'acquitterent
 „de ce devoir avec toute la tendresse que
 „nous avons droit d'en attendre. Rien ne
 „fut épargné. A l'âge de dixhuit on me dis-
 „tinguoit des Demoiselles mes compagnes;
 „l'on me voyoit avec plaisir dans les assem-
 „blées publiques & l'on me desiroit dans les
 „cercles particuliers. Mes foibles appas, &
 „les biens considérables de mes parens, en-
 „gagerent plusieurs jeunes gens à me faire la
 „cour & à me rechercher en mariage. Le
 „fils d'un des principaux négocians de *Leipzig*
 „fut préféré par mon pere; & quoique mon
 „cœur ne me dit rien pour lui, je souffris ses
 „assiduités par pure obéissance. Je me flat-
 „tois cependant que mon indifférence se chan-
 „geroit au moins en amitié, & que celle-ci
 „seroit le supplément de l'amour. L'époux
 „que l'on me destinoit avoit d'excellentes qua-
 „lités; & il étoit sûr de ma reconnoissance, si
 „je

je ne pouvois lui accorder un sentiment plus
tendre.

„ Dans le tems que je m'occupois de ces
„ idées, l'Electorat de Saxe fut envahi par les
„ Troupes Prussiennes & la ville de *Dresde*
„ remplie d'épouvante & de confusion. Le
„ Le Prince de S . . . Lieutenant-Colonel d'un
„ des Baraillon Prussiens qui composoient la
„ garnison de la Ville, me vit alors pour la
„ premiere fois. A peine m'eut-il apperçue,
„ qu'il se laissa surprendre par le peu d'attraits,
„ qu'il crut me trouver, & résolut de s'assurer
„ de ma personne, ou par la ruse, ou par la
„ force. Pour parvenir à son bur, il déguisa
„ sa naissance se faisant passer pour un simple
„ Gentilhomme, Capitaine d'Infanterie. La
„ consternation générale, où l'on étoit du mal-
„ heureux sort de la Saxe, m'empêcha les pre-
„ miers jours de faire attention à ses pour-
„ suites. Mais dans une visite, qu'il fit peu
„ après à mes parens, je reconnus d'abord ses
„ dispositions à mon égard, & la déclaration
„ d'amour qu'il m'adressa, ne me permit plus
„ plus d'en douter. Je le recus froidement,
„ & mon indifférence auroit du le rebuter
„ alors; mais son air, ses façons, son esprit,
„ son jargon même me disposèrent ensuite en
„ sa faveur. Je lui supposois des vues légi-
„ times: j'avoue ma foiblesse, je l'aurois pré-
„ féré à mon amant de *Leipzig*. Ses visites,
„ qu'il

„qu'il me faisoit journallement, avoient déjà
„duré quelques semaines, sans qu'il me vint
„dans la pensée, de faire des informations sur
„sa personne & sa conduite. Et vraisemblablement
„j'aurois continué de vivre dans la même
„sécurité, sans un accident singulier.
„En attendant, mon pere, qui par les fréquentes
„visites du Prince devina l'intelligence qui regnoit
„entre nous, me défendit tout commerce ultérieur
„avec le prétendu Capitaine, disant qu'il ne
„souffrirait jamais que j'épousasse un Officier.
„Je ne manquai pas, les larmes aux yeux, de
„rapporter cette défense à mon amant, qui me
„proposa de m'enlever, si je voulois y consentir.
„L'amour m'aveugla au point que j'eus la foiblesse
„de prêter l'oreille à cette proposition. Nous
„convinmes du lieu, du moment & de la maniere
„d'exécuter ce dessein, comme aussi des mesures
„qu'il nous convenoit de prendre, pour nous
„mettre à couvert de toute poursuite, après
„l'exécution. Suivant notre plan, le Prince
„devoit me conduire secrètement auprès de
„ses parens en *Suabe*, qu'il disoit être sa
„patrie: il m'assuroit qu'il tâcheroit ensuite
„d'obtenir de mon pere une permission par
„écrit pour la conclusion de notre mariage &
„qu'en cas de refus nous ne laisserions pas
„de passer outre. J'exigeai de plus qu'il me
„promît que jusqu'à ce temps
„il

il se contendroit dans les bornes de la plus
exacte décence, n'exégeant de moi que ce
que l'honneur le plus délicat me permettoit
de lui accorder; il me le jura. Deux jours
avant l'exécution projetée de cette équipée,
il y avoit une nombreuse assemblée dans la
maison de mon pere. Le Prince, se fou-
ciant peu de la défense que mon pere m'a-
voit faite, entra hardiment dans la salle.
Un Officier de la garnison qui étoit présent
& qui le connoissoit, se leva & allant au de-
vant de lui pour le saluer, lui dit: Comment,
mon Prince, vous voulez dont aussi être des
notres? Le Prince se voyant découvert,
changea de couleur, & regarda l'Officier
avec des yeux étincelans de colere. Mon
pere sans témoigner la moindre surprise lui
fit des excuses assez froides de ne lui avoir
pas témoigné les égards dus à sa naissance.
Quant à moi, je ne voulus pas même le re-
garder. Cette découverte en me faisant voir
qu'on m'avoit déjà trompée, me faisoit
craindre en même temps qu'on ne vou-
lût me tromper encore. Le dépit succeda
à l'amour, ou plutôt il l'étouffa. Trop
agitée pour pouvoir rester à l'assemblée, j'en
sortis sous prétexte de quelque indisposition.
Je m'enfermai dans ma chambre, & in-
dignée de l'outrage que je croyois avoir re-
çu, je m'abandonnai à la tristesse, versant

„un torrent de larmes amères, & remerciait
 „le Ciel de m'avoir préservée du dernier des
 „malheurs.

„Le lendemain le Prince me fit demander
 „une entrevue, dans le dessein de justifier
 „son procédé à mon égard; je le refusai &
 „lui fis dire qu'il s'épargnât désormais la pei-
 „ne de se présenter à ma porte. Il en fut
 „extrêmement mortifié. Son ressentiment
 „tomba sur l'Officier qui l'avoit trahi inno-
 „cemment; il se battit deux fois avec lui en
 „duel. La veille du jour qu'il sortit de *Dresde*
 „avec son bataillon, il vint prendre congé de
 „nous. Je me trouvai alors dans la chambre,
 „où il fut introduit & la bienséance ne me
 „permit pas d'en sortir. Nous nous mar-
 „quâmes l'un à l'autre autant d'indifférence,
 „que si nous ne nous fussions jamais trouvés
 „ensemble. Il se contraignoit peut-être de
 „vant mon père, pour moi, j'étois sincère.
 „Sa visite me parut longue, ses adieux en-
 „nuyeux & son départ trop lent.

„Plusieurs mois se passèrent, sans qu'il fut
 „mention de lui. Je l'avois oublié. On le
 „dit tué à la bataille de Prague qui se donna
 „au mois de Mai 1757. Cette nouvelle me
 „causa une foible émotion que je pris pour
 „un reste d'amour; mais peu de temps après
 „nous

„ nous apprîmes qu'il vivoit, & mon indigna-
 „ tion contre lui sembla se ranimer.

„ Cependant mon pere, pour prévenir de
 „ pareils inconveniens dans la suite, songea à
 „ hâter la conclusion de mon mariage avec le
 „ jeune Négociant de *Leipzig*, qui me re-
 „ cherchoit toujours. Les fiançailles s'en fi-
 „ rent à *Dresde*, dans le tems qu'on y reçut la
 „ nouvelle de la bataille de *Rosbach*.

„ Mon frere, *continua Hermione*, servoit
 „ alors en qualité de Lieutenant dans les Trou-
 „ pes Françoises, commandées en chef par le
 „ Prince de Soubize, qui après sa jonction
 „ avec celles de l'Empire, se proposoit d'aller
 „ délivrer l'Eléctorat de Saxe & sa Capitale.
 „ Nous apprîmes en même tems, que dans
 „ ce combat si décisif pour le malheur de ma
 „ patrie, mon frere avoit été blessé & fait pri-
 „ sonnier. Le Prince de S. . . qui en le vo-
 „ yant le reconnut d'abord, lui rendit de grands
 „ services, & le combla de tant honnêtetés,
 „ que son état de prisonnier, n'eut, à la li-
 „ berté près, rien de désagréable. Le même
 „ Prince avoit, peu auparavant, été nommé
 „ Colonel effectif d'un Régiment, & par le
 „ grand crédit que sa naissance lui donnoit au-
 „ près des Généraux, il obtint que mon frere
 „ pût aller, sur sa parole d'honneur, à *Dresde*,

pour s'y faire guérir de ses blessures. Ce
ne fut pas tout. Le Prince voulut absolu-
ment l'y accompagner ; le traître tramoit
alors l'abominable forfait qu'il exécuta bien-
tôt. Ils n'entrèrent point en ville : il enga-
gea mon frere à me donner le plaisir d'une
surprise agréable. A cet effet ils mirent
pied à terre à une des principales auberges
du fauxbourg. Le lendemain matin je re-
çois un billet de mon frere qui me disoit
qu'il craignoit que l'état de ses blessures n'al-
larmât mon pere, qu'il avoit dessein, de ne
paroître devant lui, que lorsqu'il seroit dans
un meilleur train guérison, que si j'avois
envie de le voir je n'avois qu'à me rendre
secretement & vers le soir, à tel endroit de
la ville qu'il m'indiquoit, où une voiture
viendrait me prendre, pour me conduire à
son auberge. Connoissant l'écriture de mon
frere, je ne soupçonnai rien de sinistre, &
sa discrétion me sembloit louable. Je me
hâtai donc de me trouver à l'endroit indiqué.
Afin de ne rien donner à soupçonner, je
prétextai une visite, que j'allois faire à une
bonne amie. Je trouvai la voiture qui m'at-
tendoit ; mais je fus terriblement effrayée,
lorsqu'au lieu de me conduire au logement,
où étoit mon frere, elle sortit de *Dresde* avec
une extrême diligence. Je ne pouvois plus
douter alors de mon malheur. J'arrivai en-
fin

„fin à une maison de campagne, appartenant
 „au Prince de S . . . , & éloignée de *Dresde*
 „d'environ trente miles. Durant les quatre
 „premiers jours je fus enfermée dans une
 „chambre, & gardée à vue par une vieille
 „femme & deux vieux laquais, sans savoir en-
 „core qui étoit mon ravisseur. Je passai ce
 „tems à méditer à cette étrange aventure.
 „Un pressentiment me fit deviner qui en étoit
 „l'auteur infâme; & je ne fus rien moins que
 „surprise, lorsque le cinquieme jour je vis
 „entrer dans ma chambre le Prince de S . . .
 „*Est-ce vous, mon Prince*, lui dis je avec in-
 „dignation, *est-ce vous que je dois regarder*
 „pour mon ravisseur. Ah! *Hermione*, me re-
 „pondit-il, *ne condamnez pas une action que*
 „l'amour, cet amour, autrefois approuvé par
 „vous-même, m'a fait commettre.

„Pendant assés longtems le Prince eut tou-
 „tes sortes de complaisances & d'égards pour
 „moi; mais voyant que par la douceur il ne
 „pouvoit rien obtenir, & que mon devoir
 „m'étoit plus cher que toutes les espérances
 „dont il me flattoit, il eut recours à la vio-
 „lence, & ma résistance fut vaine. Depuis
 „ce cruel attentat je perdis entièrement le peu
 „de considération que j'avois encore pour lui.
 „Je l'accablai de reproches, & je résolus d'im-
 „moler ce perfide ravisseur à mon juste ressen-
 „timent

„timent. J'exécutai mon dessein dès la pre-
 „miere fois que je le revis après son crime.
 „J'osai même paroître me prêter à ses infâmes
 „desirs pour mieux assurer mon coup. Je
 „m'étois munie secretement d'un pistolet.
 „La fureur me donna du courage. Le Prin-
 „ce tomba mort à mes piés. A la faveur du
 „désordre général que cette action causa dans
 „la maison, je trouvai moyen de m'échapper,
 „& je vins me cacher dans ces montagnes.
 „Après y avoir erré assés longtems, je décou-
 „vris enfin cette grotte où je résolus de fixer
 „ma retraite. Depuis ce temps j'y ai vécu
 „par les soins charitables d'une vieille femme
 „d'un village voisin. Au bout de quelques
 „mois j'y mis au monde, avant terme, un
 „enfant mort. Cette même femme prit soin
 „de moi : elle vient encore tous les jours
 „m'apporter un frugal repas. Voilà, con-
 „clut Hermione, voilà mes malheurs & mon
 „fort. Sensible à la perte de mon innocence,
 „je me proposai, en renonçant au monde,
 „de terminer ma vie dans cette solitude, &
 „votre présence ne fait que troubler mon re-
 „pos & augmenter mes regrets“.

Le Capitaine de Cavalerie, frere d'Her-
 mione, & tous les autres Officiers, touchés
 des disgrâces de cette belle personne, la plai-
 gnirent & employèrent toute leur éloquence
 pour

pour la persuader d'aller rejoindre ses tristes
 parens & se rendre à leurs tendres inquié-
 tudes. Le Général Totleben, après lui avoir
 rémoigné combien il prenoit de part à ses
 malheurs, lui fit des offres séduisantes pour
 l'engager à le suivre, protestant qu'il n'ou-
 blieroit rien pour la rendre heureuse. Tout
 ce qu'il put lui dire, fut inutile. Elle se ren-
 dit au conseil plus sage de son frere, & dès
 le lendemain cet Officier, après en avoir ob-
 tenu la permission de son Général, la ramena
 à Dresde.

Peu de tems après le Comte reçut ordre de
 se rendre à Pétersbourg. Quelques person-
 nes s'imaginèrent qu'il ne reviendroit pas se
 mettre de nouveau à la tête de son corps &
 regarderent cet ordre comme un avantcou-
 reur d'une prochaine disgrâce; mais elles se
 tromperent, & leur conjecture ne devoit être
 effectuée que plus tard. Totleben revint &
 reprit le commandement du même corps.
 Pour ne pas rester les bras croisés, il forma
 le dessein de s'emparer de Belgard en Pom-
 éranie, se flatant de pouvoir l'emporter
 d'emblée, pourvu qu'il se présentât devant la
 ville avec des forces formidables. A cet effet
 il y marcha avec toute son artillerie; mais
 après deux attaques il fut repoussé avec perte.
 Delà il se porta sur Coeslin, où il fut plus heu-
 reux.

reux. Le Commandement de cette place, après que les fauxbourgs furent réduits en cendres, la rendit par capitulation. A l'attaque de cet endroit, l'intrépide Strauber, confident & complice de notre aventurier, reçut un coup de mousquet, qui lui fit mordre la poussière. Ainsi il mourut au lit de l'honneur, tandis que son Maître fut réservé au déshonneur & au châtement, que méritoit son infâme conduite.

Le Comte de Totleben exigea de Coeslin & des environs des contributions excessives, & l'on prétend qu'il en détourna un cinquieme, à son profit particulier. Les gens de son corps commirent des cruautés & des défordres horribles dans la Pomméranie ulérieure. Cette Province fut dépouillée de tout, ils en enleverent tout ce qu'ils purent trouver, & les habitans étoient menacés de périr de faim & de misere, quand les Membres de la Noblesse, les Magistrats & les Bourgeois du Cercle de Stolpe écrivirent une lettre touchante au Feld-Maréchal Comte de Butturlin, commandant en chef la grande Armée Ruffienne, pour lui faire des représentations sur le triste état, où tout le pays étoit réduit, en le priant de vouloir bien par son autorité, y remédier. Ce Général leur fit la réponse suivante.

„Mes-

„Messieurs. Dès le moment que j'ai ap-
 „pris par la lettre, que vous m'avez envoyée
 „par un exprès, la triste situation où vous vous
 „trouvez, & que vous étiez exposés avec tous
 „les autres habitans de votre Cercle, à périr
 „de misere, si les Troupes de l'Armée qui
 „m'est confiée, y cantonnoient plus longtems,
 „je me suis hâté d'y apporter du remede. Et
 „connoissant bien les sentimens de compassion
 „de Sa Majesté Impériale, ma Souveraine,
 „qui Lui sont si naturels, j'ai d'abord com-
 „mandé au Général Comte de Totleben, de
 „se retirer du Cercle avec les Troupes qui
 „sont à ses ordres, afin que vous receviez
 „par-là quelque soulagement“.

(Signé)

Le Comte de Buturlin,
 à Marienburg, le 15

Décembre 1760.

L'accroissement de la grandeur du Comte
 de Totleben, les bienfaits dont l'Impératrice
 l'avoit comblé, les richesses immenses & la
 gloire dont il jouissoit, réveillèrent plus que
 jamais la jalousie de ses ennemis. Ils trou-
 verent tous ces avantages de la Fortune très-
 mal placés: ils avoient raison. Ils commen-
 cerent d'agir sous main pour le perdre, & le

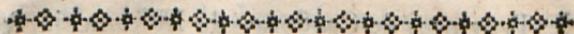
succès prouva qu'ils avoient encore raison. Lui-même, pour ainsi dire, seconda leurs vues. Aveuglé par sa prospérité, il devint insupportable par son arrogance. Sa conduite, de plus en plus irrégulière, le rendit d'ailleurs suspect de malversation, de concussion & même de trahison. Les principaux Généraux la firent éclairer de près. La déposition de deux Juifs, pere & fils, qui furent arrêtés, le chargea de l'accusation d'un crime capital, savoir d'une correspondance illicite avec les ennemis de la Russie. D'autres disent que cette trahison est constatée par une lettre même du Comte, à un Officier de Prusse, laquelle fut interceptée par le Général de Lauthon. D'autres vont jusqu'à prétendre que la lettre en question étoit écrite au Roi même; & que Totleben lui promettoit expressément de demeurer dans l'inaction en Pomméranie pendant toute la campagne. Cette lettre, dit-on, a d'abord été envoyée à la Cour de Vienne, ensuite à celle de Russie. Quoi qu'il en soit, il est certain que le Général de Totleben, un Colonel & un Lieutenant-Colonel, tous deux du Corps à ses ordres, furent arrêtés par ordre de l'Impératrice, & transférés sous bonne garde à Königsbergue & delà à Pétersbourg. Le Colonel d'Asch fut chargé de cette commission délicate. Il les surprit tous un matin, lors
 2 D qu'ils

qu'ils étoient endormis. L'on prétend que quand il montra au Comte les ordres de Sa Majesté Impériale, celui-ci lui repondit tranquillement: *Il faut s'attendre à des adversités.* Cependant il donna des marques d'une grande émotion, quand il vit le détachement de Dragons & de Hussards, qui devoit l'escorter. Il y a des gens qui prétendent qu'il fut lié à une main & à un pié, & qu'il en témoigna son étonnement au Colonel d'Asch, en lui disant: *Cette indignité convient à un bandit & non à un guerrier; mais faites votre devoir le triomphe de mes ennemis ne sera pas long.* En attendant, ses partisans dont il y avoit bon nombre dans son corps, parce qu'il laissoit toujours leurs pillages & autres excès impunis, divulguerent que l'affaire de leur Général prendroit dans peu un autre tour. Ils assurerent qu'il étoit à même de se justifier pleinement de tout accusation. Quelque tems après ils dirent savoir de bonne part, que le Comte étoit sur le point de revenir pour reprendre le même commandement. Ces bruits furent semés avant qu'il arrivât à Pétersbourg. Mais ils s'évanouirent aussitôt qu'on apprit qu'il y avoit fait sa triste entrée. Il étoit tombé malade à Riga, où on lui avoit permis de séjourner jusqu'à ce qu'il fût rétabli. Cette maladie fut un effet de la juste crainte où il étoit pour le sort de sa personne

&

& celui de ses richesses. Aussi apprit-on peu après, que quelques caiffettes, que Totleben, un mois ou deux avant son arrêt, avoit envoyées en dépôt au Banquier Hifz à Hambourg, & dans lesquelles, outre des effets précieux pour la valeur de 80000 Florins, il y avoit 200000 Ecus argent comptant, avoient été réclamées par Mr. Muschin Puschin, Ministre de Russie auprès des Etats du Cercle de la Basse-Saxe.

L'opinion générale est, que, si le Comte de Totleben ne peut pas se justifier pleinement des accusations, dont il est chargé il sera déclaré habitant de l'affreuse & sombre Sibirie. L'on est du moins fondé à croire que l'Impératrice de Russie, par un effet de sa clémence, prendra ce parti plutôt que celui d'une punition proportionnée aux crimes de cet Aventurier-Général. Il est de plus notoire que cette magnanime Princesse, depuis son avènement au Trône, n'a jamais condamné à mort un criminel d'Etat. Il sera cependant encore à plaindre, s'il faut qu'il expie ses forfaits par son séjour dans cette Province. Le lecteur en jugera par la courte Description que nous allons en faire & que nous terminerons par une ébauche du caractère de Totleben.



DESCRIPTION

DE LA

SIBÉRIE.

La Province de Sibérie, dit le fameux Géographe Hübner, est située sur la rivière Oby. C'est un pays presque désert & rempli de vastes forêts, & conséquemment plus habité par les bêtes sauvages que par les hommes. Ce qui lui a donné quelques peuplades est le grand nombre de Suédois prisonniers de guerre, que le Czar Pierre le Grand y fit transférer dans les années 1709, 1710, & les suivantes. D'ailleurs c'est l'usage de la Cour de Russie, d'y envoyer en exil ceux qui se sont rendus coupables de quelque crime. La plupart de ces gens y menent une vie misérable, & s'ils ne veulent pas périr de faim, ils sont obligés de s'adonner à la chasse, particulièrement à celle des hermines, des zibelines, des fouines ou belettes, & autres bêtes, dont les fourures sont fort recherchées.

Le célèbre Hoogstraten a fait une ample description de ce lieu d'exil; on la trouve dans son grand Dictionnaire Géographique. La Sibérie, dit-il, est un pays d'une étendue immense, situé dans la Tartarie déserte, entre
les

les Provinces de Candora, de Lukomoria & de Permski. La Capitale se nomme Siber, située sur la riviere Oby. L'autre Ville est appellée Tobolsky, sur la riviere Tobol, à 300 milles de Moscow. Ces deux villes sont le siege d'un seul & même Archevêque; car en Moscovie c'est l'usage, que tout Archevêque & tout Evêque soit pourvû de deux benefices. La Sibérie est si étendue, qu'il arrive souvent que tandis qu'il gèle très-fort dans quelques endroits, il fait un tems assez doux dans quelques autres. L'Empereur est accoutumé de faire transférer aux endroits froids & stériles de cette Province ceux qu'il veut punir de l'exil. De toutes les villes, qui sont situées en deçà & en delà de la riviere Oby, l'on envoie annuellement à Tobolsky, des contributions en cuirs & en fourures qu'on paye à l'Empereur. Ce Monarque y entretient aussi un Gouverneur Général, duquel tous les Baillifs & autres Officiers civils des divers districts de Sibérie & de Samoiede dépendent. Une grande partie de ce pays est marécageux & ne produit presque rien hormis des parfums, dont on fait trafic à Archangel. Les Zibelines qu'on prend dans cette Province fournissent d'excellentes fourures; l'on y trouve aussi quantité d'abeilles. L'été y dure huit semaines, & il fait alors une chaleur excessive en quelques endroits,

capable même de faire murir les grains en si peu de temps; mais les fruits ne parviennent point à maturité. Le Czar Pierre y a fondé nombre de villes & de villages, en les remplissant en grande partie de Suédois prisonniers de guerre. Les habitans de ce pays parlent la langue Hongroise, ce qui fait présumer que les anciens Huns sont sortis de cette contrée. Leur Duc, nommé Sibersky, fut fait prisonnier avec la plus grande partie de la Noblesse en 1584. par le Grand Duc de Moscovie Theodore Jwanowitz. Dans la partie orientale de cette contrée demeurent les Tingoës & les Tartares Lukomoriens, qui pour la plus grande partie sont soumis à un chef qu'on nomme *Kan*; les Chrétiens Russes y ont par-tout des églises, où ils exercent leur culte en liberté.

Ceux qui ont voyagé en Sibérie ou par curiosité, ou par un motif de commerce, & qui par conséquent ont eu occasion de le connoître, ajoutent à ce que ces deux savans en disent, les remarques suivantes. Les exilés pour crimes d'état n'y sont pas tous traités de la même manière. Il y en a, à qui l'on fournit gratis les choses nécessaires à la vie. A d'autres l'on donne une sorte de paye journalière en argent, dont ils disposent comme ils le jugent à propos; le tout suivant la ré-

neur

neur de leur sentence, ou le bon plaisir du Czar. Il arrive aussi souvent que ceux qui s'y trouvent pour des fautes peu graves, par esprit de parti, en conséquence d'une révolution dans le Gouvernement, en sont rappelés, soit par le même Prince qui les y a relégués, soit par son successeur. Mais tous les autres sont obligés de gagner leur vie à la chasse des bêtes, dont nous avons parlé. Ils en vendent la peau à un prix fixe. A la moindre desobéissance aux ordres des Gouverneurs & autres Officiers, & pour peu qu'ils se rendent suspects d'un projet d'évasion, on les châtie rudement par des coups qu'on leur donne sur la plante des piés. Il est vrai que les déserts presque inaccessibles rendent la fuite, si non tout à fait impossible, du moins extrêmement difficile. Quelques exilés, qui se sont hasardés de l'entreprendre, ont été dévorés par les bêtes féroces.

Si notre incomparable Avanturier est condamné, comme il est apparent, à faire sa résidence dans ce pays si disgracié par la Nature, son esprit remuant lui inspirera sans doute quelque projet pour changer de climat. S'il y réussit, il ira sans doute en Turquie pour faire offre de ses services au Grand - Seigneur. Alors il pourroit être élevé

Élevé à la dignité de Pacha à trois queues, & comme un second Bonneval être à même de faire trembler ses ennemis. Mais au cas que la fertilité de son génie en défaut lui manque dans un besoin si pressant, il ne lui reste d'autre parti à prendre, que de se consoler, en adressant sa voix plaintive aux lions, aux tigres, aux ours, auxquels il ne ressembla que trop. Qu'il se plaigne à eux de ne pouvoir plus tromper les Hollandois; payer d'ingratitude le Roi de Prusse, son protecteur; trahir l'Impératrice sa bienfaitrice; séduire le beau sexe; voler, piller, ravager & augmenter le nombre des malheureux.

Peut-être Totleben se flatte-t-il de pouvoir conjurer l'orage & se soustraire au sort qui l'attend? Peut-être espère-t-il que la subtilité de son esprit lui suggérera des expédiens propres à énerver les chefs d'accusation qu'on met à sa charge? Peut-être, pour sortir des interrogatoires avec honneur, dira-t-il que la lettre, qui annonce une trahison préméditée, n'est au vrai qu'une ruse de guerre, habilement enfantée par lui, pour donner le change à l'ennemi?

L E

H

Quelle

Quelle que puisse être & sa défense & sa destinée, Totleben ressemblera toujours à lui-même & ne changera pas. Tant de récidives, dont il s'est rendu coupable prouvent assés que ce jugement n'est pas marqué au coin de la partialité. Sa vie a jusqu'ici été un tissu de forfaits en tout genre. L'avarice, l'ambition & l'esprit vindicatif, allant de pair avec la bassesse d'âme, la ruse, l'orgueil, la dissimulation, l'inconstance, constituent l'essence de son caractère. Un seul trait de notre pinceau fidele va en fournir la preuve; c'est que pour se vanger de ses ennemis, il sacrifioit ses amis.

En finissant l'histoire de nôtre Avanturier, je viens d'apprendre, que le Conseil de Guerre, établie pour lui former son Procès, l'a condamné à la Mort; mais l'Empereur Pierre III. a adouci cette Sentence de façon, qu'il finira le reste de ses jours en Sibérie.

F I N.



AVERTISSEMENT.

Pour donner une juste idée de
l'Historien de la Vie du Comte
de Tottleben, il est nécessaire de faire
mention à son Octographe Fran-
çois, qui est une imitation de celle
du célèbre *Voltaire*. Pour être
LE COMTE
DE
TOTLEBEN,
RESSUSCITE' ET DISCULPE'

*Des Calomnieuses Imputations de
l'Historien de sa Vie;*

TRADUIT DU HOLLANDOIS.

LE COMTE DE TOLLEREN

DE
LE COMTE DE TOLLEREN

LE COMTE DE TOLLEREN

DE
LE COMTE DE TOLLEREN

LE COMTE DE TOLLEREN

DE
LE COMTE DE TOLLEREN



AVERTISSEMENT.

Pour donner une juste idée de l'Historien de la Vie du Comte de *Totleben*, il est nécessaire de faire attention à son Ortographe Francoise, qui est une imitation de celle du célèbre *Voltaire*. Peut-être est-il un des Eleves, ou l'Ami intime de cet admirable Génie. Si cela est, on peut regarder *Totleben* comme doublement heureux d'être échappé de ses mains, puisque nous nous attendons à voir dans peu un Combat de Géans entre cette Sequelle & la Divinité. On croit même que leur *Typhon* est déjà occupé à mettre les Montagnes en piles.

Informés qu'une Plume véridique & impartiale compose actuellement la Vie du grand *Totleben*, nous nous faisons un devoir d'en donner avis au Public; mais comme l'on s'y astreint à passer les faits sur l'exacte vérité, & qu'un pareil assujettissement exige des recherches & du tems, on

le prie de suspendre encore un peu
sa curiosité. Nous déclarons que
nous n'avons aucune part à l'entre-
prise. Non: nous connoissons trop
notre impuissance pour risquer, ou
d'ébaucher, ou de peindre les
Actions de ce grand Héros. Il
n'appartient qu'aux Dieux d'ope-
rer des prodiges. Au reste l'Au-
teur sera toujours disposé à véri-
fier ce qu'il aura écrit; & afin de
convaincre ses Lecteurs que son
Ouvrage n'est ni Libelle, ni Pas-
quinade, il en signera le frontispice
de sa propre main.





LE COMTE
DE
TOTLEBEN,

RESSUSCITE' ET DISCULPE'.



CHAPITRE I.

En lisant la Vie du fameux Comte de *Totleben*, je me suis vû plongé dans un abyme de pensées différentes. J'ignore avec quelle disposition de cœur on doit la lire; mais je crois que cette lecture convient le mieux à un esprit imbû des *Maximes de Machiavel*, du moins l'Ouvrage est conçu dans le goût de ce Politique.

A mon avis, il étoit plus sur de suivre la méthode du grand *Leti* que celle de l'odieux *Florentin*. Nous ne voulons point d'exactitude outrée, & qu'à l'imitation de ces fades

Ecrivains, on nous caractérise des Princes ou des Héros tels qu'ils sont, mais tels qu'ils devroient être.

Leti a tracé les portraits des siens suivant ce qu'ils étoient en effet. *Machiavel* en a fait autant; néanmoins l'un s'est attiré de l'estime, l'autre s'est rendu l'objet de la haine publique. Demandez-vous la raison de cette différence? la voici. L'Historien *Génevois*, en nous peignant leurs vertus, ne nous a point caché leurs faux pas. Il s'est contenté de remarquer que les circonstances épineuses sont la source, d'où découlent inévitablement les fatalités qu'éprouvent les hommes. Le Politique *Florentin* au contraire, non seulement a étalé les défauts de ses Héros; il s'est attaché à les approfondir jusqu'à la racine & à les mettre dans tout leur jour, de sorte qu'il semble plutôt inspirer que corriger le vice. S'il parle de leurs bonnes qualités, il ne les expose que comme des mouvemens de contrainte & des effets de mauvais principes, ou comme des fruits d'une prévoyance politique, qui n'a que la concussion pour objet.

Telle est la manière dont notre *Machiavel ressuscité* outrage son Guerrier errant, qu'il nous représente plus cruel que *Néron*, plus lascif qu'*Héliogabale*, plus prodigue que *Muleaszès*, ce Dey de Tunis, qui, lorsqu'il parcouroit l'Allemagne & l'Italie aux dépens de l'Em-

l'Empereur *Charle - quint*, ne hésita point de donner jusqu'à cent Ducats pour un seul Paon qu'il se fit servir à table.

La Vie de *Cartouche* fut la principale étude du Comte de *Totleben*, rapporte son Historien pour preuve convaincante que dès sa jeunesse il étoit enclin au brigandage. Mais d'où fait-il que la Vie de *Cartouche* est un mauvais Livre? De deux choses l'une: ou il en juge pour l'avoir lû, & il est dans le cas du Comte, ou il n'en juge que par prévention, & il décide d'une chose qu'il ne connoît pas. D'ailleurs il attribue au Comte des qualités si incompatibles, si opposées, qu'il n'est pas possible qu'elles se trouvent réunies dans un seul & même individu.

Il nous montre un homme d'un esprit délié, entreprenant, ingénieux & prompt dans ses reparties; un homme qui cherche à se faire un nom dans des champs-de-Bataille sous les Cadavres amoncelés d'Ennemis vaincus, & il nous le donne en même tems pour une ame lâche, capable de digérer tout affront, sans ôser ni donner, ni accepter de défi. *O Tête folle! Je vous souhaite les années de Nestor, les trésors & les oreilles d'âne de Midas.*

En parlant du premier Mariage du Comte avec la Comtesse de *Seiverrits*, l'Ecrivain s'érige en Accusateur de sa personne dans les

termes les plus offensans, & prend le ton d'Apologiste en faveur d'une Femme adultère, qui par sa jalousie donna au jeune Comte mille sujets de mécontentement; d'une Femme en un mot, dont le mauvais naturel ébranla le fondement de la prospérité de son Epoux, & dont les mœurs dérégées mirent le comble à son malheur, en l'obligeant de l'abandonner après la conviction du crime. Adroite en intrigues galantes, elle fut mettre dans ses intérêts un si grand nombre de Courtisans, qu'ils conspirèrent tous à l'envi à dépouiller le Comte de ses Emplois honorables, que lui avoient mérités son esprit & sa bonne conduite.

On voit souvent des Personnes d'un rare mérite, traversés par la méchanceté des Femmes, devenir eux-mêmes dans la suite les instrumens de leur infortune.

Notre intention n'est pas de prendre en main la défense du Comte de *Totleben* . . . Non; nous nous bornerons seulement à quelques remarques sur les tissu d'impostures dont on a embelli sa Vie à dessein, & afin de garantir le Lecteur impartial d'un préjugé, qui, sans cela, pourroit lui cacher sous les ténèbres de l'ignorance les Faits remarquables d'un homme, dont la réputation est immortelle.

La conduite du Comte, en vendant les Places d'Officiers lorsqu'il levoit son Régiment pour service de notre Patrie, est parfaitement bonne & digne d'éloge.

Lever & équiper des Troupes aux dépens seuls de quelques Particuliers, sans puiser dans le Thrésor public, c'est mériter des louanges.

Nous avouons que si chez toutes les Puissances l'on créoit des Officiers suivant le mérite & sans distinction des personnes, ceux du choix de *Totleben* auroient été différens des autres à bien des égards. Mais qui nous constate la vérité de la chose? Peut-être le Comte suivit-il en cela l'exemple d'autres; mais avec cette différence, que jamais on ne vit faire de ces fonds le même usage qu'il en faisoit, en les employant à l'avantage du Pays.

Cependant une Paix prochaine ne permit pas au Comte de donner des marques de sa bravoure. Et qui fait si l'Ennemi ne commença pas à désespérer du succès de ses armes, dès qu'il apprit qu'un Comte, dénué d'argent, dit l'Historien, étoit en état de pourvoir les *Provinces-Unies* de Légions entières à l'aide de son esprit? Dans cette persuasion l'Ennemi perdit toute espérance de combattre plus long-tems la République, quoique déchûe de son ancienne splendeur par une Paix de trente ans, ajoute l'Historien, & quel-

quelque embarrassée qu'elle fût d'une Guerre qu'elle avoit alors sur les bras; de sorte qu'aspirant à en voir la fin, l'Ennemi anima mieux hâter la conclusion d'un Traité, que s'exposer à la honte de perdre, par la conduite d'un Héros aussi fertile en expédiens, la gloire & la réputation qu'il s'étoit acquise jusqu'à cette Epoque.

Nous entrons un peu en détail, exprès pour dévoiler les Exploits militaires du Comte, déguifés dans sa Vie par de calomnieuses Anecdotes, la plupart Contes de vieilles Femmes, dont on s'est honteusement servi pour chatouiller le Lecteur impartial, & pour ternir, s'il étoit possible, l'éclat de la réputation de *Totleben*. Nous conseillons à son Historien de conserver précieusement les preuves authentiques qu'il fait vanité d'avoir par-devers lui, afin qu'au cas que S. M. Impériale de *Russie*, ou son Ministère viennent à lui demander raison de ses scandaleuses impostures, il évite le sort de les expier dans une Prison. Ou croit-il que ce Prince ne puisse s'adresser à nos Souverains, & leur demander satisfaction des outrages, faits aux Chefs de ses Armées?

Les amourettes du Comte, qu'il particularise, sont des plus singulières. S'il en avoit fait un Romon, la chose seroit pardonnable; mais les glisser dans une Histoire, c'est abuser trop

trop grossièrement de la crédulité du Public. Nous sommes assez au fait de l'humeur des Femmes pour croire qu'un homme, tel que le grand *Totleben*, doit en avoir essuyé nombre d'affauts. Supposé même que pour ajouter foi à ces amourettes, on fit un effort sur son esprit; encore la réputation n'en souffrirait pas. Tout le monde fait que les Héros n'ont jamais eu d'Ennemi plus dangereux à combattre que le Sexe, & bien loin de leur en faire un reproche, on prend plaisir à les voir se délasser de leurs travaux dans un Commerce amoureux. Examinez les Tragédies *Françoises & Hollandoises*, vous y verrez les plus illustres Personnages errer la plupart dans le Labyrinthe de l'Amour. Paroît-il sur la scène, il charme, il enchante. Hors de là, contez vos galanteries d'un ton badin, & chacun y prêtera l'oreille avec attention. Enfin l'Amour est de toutes les passions la plus douce, & celle qui exerce sur les cœurs un Empire absolu. Nous ne citerons point l'Écriture pour garante de cette vérité. La fréquentation journalière des deux Sexes en fournit des preuves incontestables.

Peut-être nous alleguera-t-on au désavantage du Comte une liaison connue avec une Demoiselle d'*Amsterdam*, parce que cette affaire lui a attiré beaucoup d'Ennemis en

Hol-

Hollande. Mais de grace, la Personne n'a-t-elle pas avoué au *Grand Frédéric*, Roi de *Prusse*, qu'elle avoit consenti à la démarche?

Cette Demoiselle, née sous la Ligne, Climat plus chaud que le nôtre, étoit, quoique jeune, sujette à ressentir les aiguillons de l'impétueuse Nature bien plutôt que nous ne les éprouvons. On nous passera la remarque; elle ne fait aucun tort à sa jeunesse.

N'arrive-t-il pas aussi quelquefois que de jeunes Demoiselles, étroitement gardées contre le danger de la séduction, soit par la précaution des Parens ou la vigilance des Tuteurs, trouvent le moment favorable de sortir de la gêne à la faveur de soupirs amoureux, qui ont, pour ainsi dire, attendri les verroux & les serrures? *Ovide* nous en fournit un illustre exemple dans la personne de *Danaë*, que *Jupin* engrossa sous la figure d'une *Pluye d'Or*. Les Murs d'airain se laissent fléchir aux puissans attraits qui brillent dans les yeux de notre Déesse des Amours. Ceux d'*Argus* le trompent lui-même lorsqu'il a *Io* commisé à ses soins.

Le Comte de *Totleben*, continue l'Historien, fut poursuivi & atteint, conjointement avec la Demoiselle enlevée, par Mr. *du P*****, ci devant Officier dans son Régiment; & cela par ressentiment d'un affront qu'il avoit essuyé autrefois. Mais ne pourroit-on pas vraisem-

vraisemblablement en tirer la conséquence suivante ?

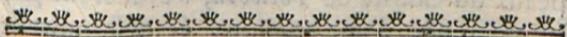
Eu égard à l'argent d'*Hollande* fort estimé dans le Duché de *Clèves* pour son bon alloi, en comparaison de celui du Pays, qui est beaucoup plus mauvais, & difficile à acquérir, Mr. du P. fut bien moins animé par un principe de vengeance, qu'excité par le desir d'obtenir le prix de sang, s'il m'est permis de m'enoncer en ces termes, lequel avoit été mis sur la tête du Comte, afin de remplir le vuide que le manque continuel d'argent occasionnoit dans sa bourse.

Le Comte se maria donc sous la protection du Monarque Prussien ; mais qui nous débrouillera cette difficulté ? Il semble que la Fortune prêt à tâche d'élever *Totleben* par la seule voie des disgraces. Les agrémens de la jeune Comtesse étoient l'écueil contre lequel son bonheur devoit heurter & faire naufrage. Le Markgrave C. bruloit d'envie d'altérer par des baisers empoisonnés la fraîcheur d'une Rose récemment épanouie. L'Amour, ce Tyran des cœurs, compte le meurtre pour rien, & se soucie peu de la rigueur des Loix. Cette dangereuse passion artifa le feu de la discorde, & *Totleben*, livré à de justes soupçons, d'un côté par la jeunesse de son Epouse, de l'autre par l'ascendant d'un redoutable Rival, ne sait comment se gouverner

verner dans une conjoncture aussi délicate. L'excès de son amour augmente ses soupçons, & la raison, qui l'abandonne dans un accablement de soucis, le met hors d'état de distinguer entre les moyens le plus convenable pour sa vengeance. Il creve de dépit, il entre en fureur, jusqu'à ce qu'enfin il éclate en transports; mais si imprudemment, que l'on en prend occasion d'accroître l'enchaînement de ses infortunes. Le Divorce fut déclaré légitime, & *Totleben* condamné à l'Exil, pour n'être plus un obstacle à des vœux de fouiller un lit, rendu sacré par les liens du Mariage.

O Ame noble! Faut-il que l'on s'attaque à votre réputation pour insulter à vos Malheurs? Prenez courage, magnanime Guerrier. Vous établirez votre félicité sur les débris de la ruine de vos Envieux. N'étoit pas *Alexandre le Grand* un Banni, lorsqu'il couroit les Régions de la Terre pour s'immortaliser? C'est ainsi qu'en dépit de vos Persécuteurs, vous exalerez votre nom héroïque au-dessus du Firmament. Il me semble que je vois déjà votre Prince reconnoître votre innocence, ou peut-être vous pardonner un petit écart, grossi par les lorgnettes des Courtisans; il semble, dis-je que je vois la Paix réunir les cœurs de S. M. Czarienne & du *Grand Frédéric*. Mais vous, Ennemis, scerez

seriez confus de votre conduite dans la Guerre, & ce sera alors que chacun s'apercevra que vous ne respirez que la gloire d'être inscrits au Catalogue des Héros divinisés.



CHAPITRE II.

De même que le Palmier s'élève, malgré le fardeau dont on l'accable; de même aussi doit un Homme de cœur s'élever au-dessus des revers de la Fortune.

SCHUPPIUS SPEELP.

Si jamais personne justifia cette Sentence, c'est le grand *Totleben*. Il a surmonté les caprices de la Fortune avec une fermeté qui ne se rencontre que dans les Ames magnanimes, égales à la sienne.

Nous ne prétendons pas répondre de point en point à l'Histoire calomnieuse du Comte; ce seroit employer trop de tems à un Ecrit meurtrier. Celui, qui de deux Maux choisit le moindre, fait sagement. Aussi suivrons-nous notre penchant par préférence à la méthode d'un méprisable Historien. Que le désordre regne dans notre Production, il n'importe; peut-être seroit-ce encore pire, si nous le prenions pour modèle,

I

Qui-

Quiconque a jetté les yeux sur le Chef-d'œuvre de cet Ecrivain, doit avoir lû l'Avanture remarquable de quatre Garçons Ramoneurs, qui, après s'être enrôlés sous les Drapeaux du Comte de *Totleben*, s'évaderent par la cheminée d'une maison, & descendirent par celle d'une autre, où ils firent un butin d'une manière assez plaisante. Il ne s'agit, pour lui donner le démenti sur cette Historiette qu'il applique faussement au Comte, que de fouiller dans notre *Gazette Historique* No. 51. en date du 28. Avril 1761., où l'Avanture en question, arrivée en *France*, se trouve annoncée & décrite.

DE Blois le 18. Avril. *Voici un Evénement trop singulier, quoique vrai, pour ne pas en faire part à nos Lecteurs. Il nous a été communiqué en ces termes.*

„Le 2. de ce mois à 6 heures du soir, quatre Garçons Ramoneurs de cheminée, de-
 „scuevrés & affamés, résolurent de s'engager
 „dans le Service; ce qu'ils exécuterent sans
 „délai. Ils s'offrirent à un Capitaine dont ils
 „requerent chacun deux Louis d'engagement.
 „L'Officier, qui craignoit qu'ils ne lui échappassent,
 „leur fit donner quelques bouteilles
 „de vin dans un Cuisine, où il les enferma
 „sous la clef. A peine nos Savoyards les eurent
 „vuidées, qu'ils se repentirent de leur
 „démarche, & concerterent de s'enfuir. La
 „che-

,,cheminée étoit large & favorable à leur des-
 ,,sein. Ils eurent bientôt gagné le toit; mais
 ,,très embarrassés de savoir où rester & de
 ,,quel côté tourner, ils se déterminèrent à
 ,,grimper vers la cheminée d'une maison voi-
 ,,sine. Celui, qui le premier entreprit d'y
 ,,descendre, ayant, suivant toute apparence,
 ,,mal posé le pied, eut le malheur de tomber
 ,,rudement dans une chambre, où onze à
 ,,douze jeunes gens, assis autour d'une table,
 ,,s'amusoient à jouer aux dez. Saisis d'éton-
 ,,nement à la vûe d'un pareil spectacle, & en-
 ,,core plus effrayés de voir descendre de la
 ,,cheminée les trois autres Ramoneurs l'un
 ,,après l'autre, ils se sauverent au plus vîte,
 ,,abandonnant leur argent, qui montoit à en-
 ,,viron 1200 Livres. Les Savoyards enle-
 ,,verent la somme, remonterent la cheminée,
 ,,& rentrerent par la premiere dans la Cuisine
 ,,de leur Capitaine, qui vint les y trouver peu
 ,,de tems après. Ils lui firent offre de 25
 ,,Louis par tête pour rachat de leur liberté,
 ,,& étant tombés d'accord, ils en furent
 ,,fort satisfaits, sans que l'on ait jamais pû
 ,,découvrir ce qu'ils étoient devenus avec
 ,,leur burin".

Or il est averé que cette Avanture, qui ne
 s'est passée en France qu'en 1761. a été an-
 tidatée de quatre ans, déplacée comme si elle
 avoit eu lieu à Petersbourg, & mise sur le

compte de *Totleben* pour répandre un air de grace & de gentillesse sur un Ouvrage gangrené. N'est ce pas-là pousser le mensonge jusqu'à l'hyperbole, & extorquer ouvertement l'argent du monde par un trafic de fictions & de fables compilées? Nous croyons que s'il y a à profiter sur le mensonge, sans être le jouet du Public & passer pour fourbe, il faut qu'il soit de l'invention du Menteur, & insinué avec adresse; autrement s'il l'emprunte & se l'approprie, il risque beaucoup d'être découvert avec autant d'infamie que notre Historien.

Quel homme impartial blâmera *Totleben* de s'être rendu maître de la Ville Capitale de *Berlin*, action héroïque, si vantée de tout le monde? La conduite de ce Guerrier en cette occasion n'offusque-t-elle pas autant la gloire des autres Généraux, que le Soleil efface la lumière des autres Astres? N'a-t-il pas été plus expéditif qu'aucun d'eux à tenter l'exécution du projet, rendu inutile par les mesures du *Grand Hercule* de la Prusse?

Cette entreprise étoit réservée à un Corps de 36. mille hommes, tant *Russes* qu'*Autrichiens*, secondé par la grande Armée *Russienne*. Le Comte de *Totleben*, voyant qu'une aussi importante Expédition ne pouvoit être différée, marche en avant & en toute diligence, suivi seulement de six mille de siens; assiége

siége la Ville; y donne l'affaut; s'en empare; impose aux Habitans une Contribution considerable; revient sur ses pas sain & sauf, richement chargé de butin, par des routes inaccessibles; & cela avec tant de prudence & de courage, que le *Grand Frédéric* eut moins de regret des dommages qu'il en souffrit, que de chagrin qu'un Fait aussi héroïque ne pût être mis au rang des siens.

La fureur des soldats, sur-tout des Cosaques, a fort excédé les bornes prescrites par les Loix de la Guerre; mais, dites-moi, fut-ce par ordre de leur Chef, ou de leur propre mouvement? Nous avons suivi nous-mêmes ces Drapeaux sanglans, & vû plus d'une fois combien il est impossible de contenir dans le devoir une Armée qui moissonne des Lauriers. Qu'on nous cite une Victoire, où le soldat n'ait donné des marques de licence.

Le Prince des Poëtes Epiques des *Provinces-Unies*, dans son Ouvrage intitulé, *Geysbrecht van Aenstel*, & nommément dans le dernier de ses Discours, introduit sur la scène *Mr. van Vooren*, qui donne clairement à entendre qu'il est aussi aisé de dompter un Lion après qu'il a rompu ses chaînes, que de forcer à se rendre à la raison un Soldat victorieux, dont la valeur a été longtems irritée.

D'où vient donc, que par une haine invétérée & une envie partiiale, on se déchaîne contre la conduite de l'un plutôt que contre celle de l'autre, puisque l'on ne sauroit prévoir de quel côté il y aura à reprendre. Il faut envisager les actions des Héros sans préjugé, ou leur épargner notre discussion. Etes-vous plus porté pour celui-ci que pour celui-là, à vous permis d'aller maintenir ses intérêts à la pointe de l'épée, & de l'aider à combattre ses Ennemis; mais non de faire de mauvaises impressions sur les esprits au désavantage d'un Prince, ou de Personnes respectables par leur haut rang, au grand scandale des Habitans de notre République & au préjudice de la tranquillité dont ils jouissent en commun. Quelle raison avons-nous de donner du mécontentement à un Prince, dont les Ancêtres nous ont toujours marqué plus d'amour qu'à toutes les autres Nations? Pourquoi diffamer le Comte de *Totleben*, comme si tous ses Exploits étoient contraires à l'équité & aux Loix militaires? Quels thréfors la Ville de *Leipzig* n'a-t-elle pas été obligée de fournir à son Vainqueur? Que de Contributions le Duché de *Clèves* n'a-t-il pas dû payer de jour à autre? En un mot tous les Pays, toutes les Villes qui gemissent sous le fardeau accablant de la Guerre, sont témoins que non seulement le Général *Totleben*;

Ben; mais tous autres Officiers sans exception
 sont à craindre lorsqu'ils se présentent com-
 me Ennemis. Qu'une langue, vouée à la
 calomnie, vomisse son venin tant qu'elle
 voudra, il sera toujours incontestablement
 vrai que le Comte de *Totleben* a donné des
 marques de fidélité dans ses devoirs & d'un
 zèle infatigable pour le service de son Maître.
 Son élévation du poste de Général-Major au
 grade de Lieutenant-Général, & l'augmen-
 tation du Corps sous son Commandement en
 sont des preuves évidentes. S'il est ensuite
 tombé en disgrâce, cela ne signifie rien. Plus
 les tours sont élevées, & plus elles sont su-
 jettes à être frappées du tonnerre. On vit
 sans envieux, aussi long-tems que l'on vit
 sans bonheur. *Scipion l'Africain* dut première-
 ment soumettre toute l'Afrique à l'obéis-
 sance des Romains, avant d'être envoyé en
 Exil. *Boëtius* dut aussi rendre des services
 infinis à la Ville & au Sénat de *Rome*, avant
 d'avoir la Prison en récompense pour le reste
 de ses jours. Encore se peut-il que les *Ro-
 mains* eussent de bonnes raisons pour con-
 damner ces grands Hommes. Il est dange-
 reux d'épier les secrets des Princes, & con-
 traire à la Charité d'opprimer les Misérables.
 Aujourd'hui la Fortune nous élève, demain
 le Destin nous abaisse. Pourquoi donc vous
 réjouissez-vous du malheur d'autrui?

Jugeons équitablement, & voyons s'il est possible de passer d'une Cour à l'autre, & de s'en séparer autrement qu'avec la peine d'un Exil, ou l'odieux nom de Trompeur.

La Cour de *Saxe* fut, pour ainsi dire, le Berceau de *Totleben*, où il devint Courtisan. Ses éminentes qualités lui frayèrent le chemin à des Emplois d'honneur & de confiance. Ensuite, comme un second *Phaëton*, il fut foudroyé & précipité de son Char dans le néant. Dépourvû de ressource, il prit le parti de venir en *Hollande*. Il y obtint un excellent poste dans le Militaire, ni plus ni moins que si l'on réputoit ici les discours d'Etrangers pour des Oracles émanés du Ciel, jusqu'à confier, sans examen, le bien-être du Pays à un inconnu. Quoiqu'il en soit, il ne tarda pas à s'y attirer de la haine par diverses démarches irrégulières; cependant, malgré l'assassinat de son Major, commis à *Tertholen*, ou de sa propre main, ou par son ordre, il ne laissa pas que de conserver l'estime qu'on avoit d'abord eue pour lui. Ensuite il jouit de la protection du Monarque *Prussien*, comme si ce Prince, séduit par l'éloquence de *Totleben*, dût dans une aveugle crédulité le combler de ses bonnes grâces. Bien plus, étant revenu en *Hollande* à la sollicitation du Ministre de *Russie*, il rejeta l'offre

fre que lui fit celui-ci de s'intéresser en sa faveur auprès de la Cour de *Petersbourg*.

L'envie nous prend d'examiner si tout cela a l'air de manières obligeantes. Ici il faut remarquer avant tout la dernière intrigue du Comte auprès du Ministre de *Russie*, d'où découlent les conséquences suivantes: si le Comte de *Totleben* étoit accusé d'en avoir imposé sur bien des choses; si le Ministre avoit, conformément à son devoir, pris des informations touchant la personne du Comte, ou s'il avoit déjà trompé volontairement la Cour, en lui vaillant le mérite d'un indigne sujet. De toutes ces conséquences l'une est vraie; j'entends la première; savoir, que l'on avoit mis sur le compte de *Totleben* beaucoup d'affaires, auxquelles il n'avoit jamais pensé, & qu'il avoit encore bien moins faites. Car comment pouvoit le Ministre ignorer tant de malversations dans un Pays, où la plupart devoient avoir été commises, & lors même que le Comte tiroit encore ses Appointemens de l'Etat? Ainsi, loin d'avoir leurré la Cour, il la fidèlement servit, en lui proposant le Comte de *Totleben*; ce qui s'est vérifié par les importants services que le Comte a rendus dans la suite.

De même qu'il est caché aux yeux des Mortels, comment les Dieux connoissent notre conduite, de même aussi il est caché aux yeux

des Peuples comment les Princes pénètrent leurs pensées. Cependant il importe à un bon Gouvernement que le Souverain soit au fait de la façon de penser de ses sujets. L'Historien du Comte de *Totleben* n'en veut pas seulement à sa réputation, il médit encore de toutes les Cours & des Puissances dont il a reçu quelque faveur, comme si elles étoient assez nonchalantes pour ne pas faire attention au mérite. Aussi nous qualifions avec justice ce pernicieux Génie de *Machiavel resuscité*. Nous lui souhaitons volontiers une dose de bon sens, qui le rende plus intelligent à l'avenir.

CHAPITRE III.

Personne n'est heureux avant la mort, dit *Solon*; ce qui pourroit dire également le Comte de *Totleben*. Parvenu au plus haut point de la grandeur par son mérite, il se voit tout à coup réduit à un sort déplorable. Soit qu'il ait manqué dans l'une ou l'autre circonstance, ou que l'Envie n'ait pu supporter plus longtems son bonheur, c'est une affaire dont l'examen appartient à son Maître, & non à notre jugement. Il est vrai du moins qu'il fut censé coupable, & arrêté comme criminel. Pour cause de *Hau-*

te

te trahison, assure son Historien, consistant en une Correspondance de Lettres avec l'Ennemi. Mais n'offense-t-il pas le *Grand Frédéric* de la manière la plus atroce? Où vit-on jamais que ce Prince ait eu recours à la trahison pour combattre ses Ennemis? Qui pourra nous donner le moindre indice qu'il ait jamais cherché à se prévaloir de ce moïen, & bien moins encore qu'il en ait fait usage? Le contraire est aussi clair que le jour, & quoique l'on ait tenté plus d'une fois de le trahir lui-même, jamais il ne fut disposé à suivre l'exemple. Les Princes, dit le Proverbe, aiment la trahison, & haïssent les traitres. Infiniment au-dessus de pareils sentimens, ce généreux & magnanime *Hercule* méprise le traître & déteste la trahison. Ses Exploits inimitables nous donnent assez à connoître qu'une Ame, aussi élevée que la sienne par le courage & la science militaire, fait se tirer d'embarras, quelque critique que soit la conjoncture. D'un autre côté, examinons quel pressent motif l'auroit engagé à corrompre la fidélité de *Totleben*, & porté celui-ci à trahir son devoir. Disons-nous que ce fut l'esperance d'un avancement? Loin de-là, puisqu'il étoit déjà l'un des Chefs les plus respectables des Armées *Russiennes*. Mais enfin, supposé qu'il eût été infidèle à son Maître, quel autre auroit jamais eu la moindre con-

confiance en sa personne ? Aussi est-il assez clairvoyant pour comprendre que la récompense la plus certaine d'une action lâche est une infamie éternelle pour celui qui la reçoit.

Veut-on en appeler aux Gazettes & Nouvelles publiques, comme garantes de ce dont elles ont fait mention à ce sujet, l'excuse est trop pitoyable pour un Historien. Il faut, ou qu'il ait été témoin oculaire de ce qu'il avance, ou qu'il le tienne de la bouche de gens si véridiques, que l'on ne puisse non plus douter de la vérité du fait que s'il s'étoit passé sous ses yeux. Ajoutons qu'il faut encore que les avis de plusieurs s'accordent sur la différence des tems & des lieux. L'autorité des Gazettes est d'un trop petit poids dans des affaires de si grande importance, outre que la Politique des Gazettiers vise à leur propre intérêt. C'est la raison pourquoi l'on trouve souvent dans leurs Feuilles la vérité entortillée dans des expressions si ambiguës, qu'à peine on fait ce qu'on lit, ou ce que l'on en doit croire. Elles vous diront - - - - On prétend savoir de bonne part - - - - Il se répand ici un bruit digne de foi - - - - On croit avoir lieu d'assurer - - - Ce langage, réitéré deux ou trois jours de Poste consécutifs, suffit pour rendre une particularité aussi certaine que la transmigration des ames dans le Royaume de Siam.

Croyez-

in Croyez-moi, Ami Lecteur, eussiez-vous fucé avec le lait le génie du divin *Platon* & l'esprit des sept Sages de la *Grece*, si vous n'êtes point assez heureux pour rencontrer la folie du monde, en vain vous cherchez un nom en *Israel*. De là vient que les Auteurs de Gazettes, s'ils ont de l'entendement, sont quelquefois obligés, peut-être à contre-cœur, d'avancer quelque chose suivant le goût du tems, quoique le tout ne soit pas exactement conforme à la vérité, afin de ne point rallentir la passion des Curieux.

Notre Historien métamorphosé n'a que trop librement usé de ce tour d'adresse, pour n'être pas rigoureusement appliqué ici à la question. Revenons en matière.

La réponse, que fit le Comte de *Totleben*, au Colonel *Afeh* avec autant de noblesse que d'assurance lors de son arrêt, est seule un témoignage suffisant de la pureté de sa conscience.

Ici s'offre encore une autre observation sur les circonstances du premier Mariage du Comte. Après tous les désastres, tous les déboires & déplaisirs imputés à *Totleben*, il paroît fort surprenant que des Enfants, nés dans la désunion & parmi les débats, puissent avoir tant d'attachement pour un Pere dénaturé. Sa Fille s'est jetée au pied du Thrône. Elle n'a épargné, conjointement avec ses plus proches

proches Parens, ni prières, ni instances, ni supplications les plus touchantes, pour la conservation de son Pere, ni soins, ni peines pour émouvoir les entrailles de feu l'Impératrice de *Russie*. Que peuvent des Enfans d'un bon naturel, & des Parens faire de plus pour convaincre le monde de leurs sentimens d'amour & d'affection? Il n'est pas moins étonnant qu'un homme, d'une humeur aussi étrange que l'Historien nous dépeint *Totleben*, puisse encore s'intéresser en faveur de ses Enfans. Cependant il conste clairement par des circonstances relatives à sa Fille & au Lieutenant-Colonel, que le principal soin du Comte fut de pourvoir au bien-être de son Enfant; autant de marques d'une ame vraiment noble.

La Fille veut mourir pour son Pere, & conserver ainsi la vie d'un Héros, qui par sa bravoure peut soutenir un Thrône chancelant. Cet *Admetus* n'a pas besoin de chercher inutilement un pleige parmi ses Chevaliers; sa propre Fille s'offre pour victime, non comme une *Lucrece* désespérée, mais comme une autre *Alceste*. Ici les Raisonneurs ont bouche close, ici s'arrêtent les plumes des Ecrivains, pour ne pas s'égarer en louanges dues à cette Fille. Ici encore une fois les Poètes, autrement *Interprètes des Dieux*, se regardent fixement, & aucun n'ose invo-

invoker les *Muses*, par la crainte où ils sont de ne pouvoir chanter dignement une action si pleine de gloire.

L'Historien fait paroître une merveilleuse faillie d'esprit dans l'Entretien nocturne du Comte de *Totleben* avec son Geolier. Il en forme un composé d'idées fort extraordinaire, sans considérer qu'il n'est permis à un Concierge de parler à ses Prisonniers que de ce qui regarde son Office, bien loin d'ôser, hors tems accourumés, lier conversation avec eux, principalement sur leur innocéce ou leur crime, à moins qu'il n'en soit expressément chargé par le Juge. Voilà ce que l'Historien a oublié de nous dire. Quelle folie! On veut duper le monde, & lui donner de petits Contes brodés pour des secrets de Cabinet. Qui pourra nous instruire de ce que dit & pense un Prisonnier entre les portes de fer d'un affreux Cachot? Par quel hazard cet Entretien est-il devenu public? Certainement on ne peut l'avoir appris de *Totleben*, lui à qui tout accès étoit interdit, ni même du Geolier, ou il faut supposer qu'il se soit rendu punissable, en manquant à son devoir.

De qui favons-nous ce mélange de crainte & d'espérance, dont étoit agité l'esprit de *Totleben*? Outre qu'il est impossible de creuser dans les pensées d'un homme, c'est empiéter sur l'*Inquisition* que de prétendre en juger.

Il semble que l'Historien ait ici un remords de conscience. Dès le commencement de son Ouvrage il dépeint *Totleben* issu d'un Pere bourru, & n'oublie rien de tout ce qui peut rendre sa naissance méprisable. Maintenant il prend le ton respectueux, donne à sa Famille l'épithète de *brave*, & met dans la bouche de feu l'Impératrice ces paroles à l'occasion de la mort du Comte: *qu'Elle fera ensorte que sa brave Famille n'en souffre aucun deshonneur.*

Il est tems de tirer le rideau, & d'ouvrir la scène tragique pour pleurer la mort du Comte. Quoique l'on dise qu'il est encore vivant, l'Historien épargne la vérité - - - - Les Gazettes viennent encore de nous assurer que l'on eseroit de revoir bientôt *Totleben* dans son premier état - - - - Nous ne sommes que trop certains de sa mort, pour que nous nous en rapportions à des bruits si vagues. Il a été jugé au Tribunal de
l'En-

l'Envie, où le desir de vengeance avoit le Glaive en main - - - - Il a fourni la carrière des grands Hommes ; il est mort en Martyr d'Etat - - - - Vous me demanderez peut-être sur quel fondement j'appuye cette certitude - - - - Quoique nous ne fassions pas attention aux hurlemens des Chiens, ou au croassement des Corbeaux, nos rêves sont trop significatifs, pour ne pas vous les reciter & satisfaire à votre demande.

Nous eûmes une apparition de la *Pucelle d'Hollande*, qui, assise & extrêmement pensifve, sembloit méditer sur les Affaires embrouillées de l'Europe. Nous fûmes sensiblement touchés à cet aspect, & si nous ne nous étions consolés par la réflexion que notre Pays, depuis son érection en République, fut toujours, comme il est connu, défendu par des Héros belliqueux, nous eussions été beaucoup plus allarmés. L'accablement de la *Pucelle* nous engagea à l'alléger. Nous lui représentâmes la fidélité & la vigilance de ceux qui étoient commis à la garde de son Jardin, où regne la Liberté. Nous ajoutâmes que nos Souverains pacifiques & unis avoient à cœur sa défense, & que si la nécessité nous obligeroit

à des efforts, nous avons assez de courage pour tirer encore une fois l'épée & la garantir d'insulte. Elle répondit, les yeux baissés: Ce n'est pas que dans la conjoncture actuelle j'apprehende qu'il m'arrive quelque malheur au dépourvû. Je mets ma confiance en mes Défenseurs, qui se distinguent par leur amour pour la paix; mais un cruel affront m'a inspiré un noble ressentiment. Tenez, ne voyez-vous pas, à ma honte, mes vêtements souillés de sang? Comment paroître aux yeux de mes Voisins dans un pareil équipage? La curiosité nous porta à lui demander les raisons de cet événement; elle nous en fit le recit en ces termes:

Un Vaurien accourut, comme enragé, se réfugier auprès de moi pour échapper aux remords dont il avoit la conscience bourrelée, en criant: Cachez-moi, cachez-moi! j'ai assassiné le grand Totleben. Tel fut Myrene, le Meurrier de sa Mere, que la rage chassa d'Argos au Mont Taurus. Le cerveau érasé & le sang du grand Héros le rendoient méconnoissable. Dès qu'en m'approchant, il eut éclaboussé cette Robe de Satin blanc, je sentis ma Lance trembler dans la main droite. Ainsi furent endom-

magés,

magés, au grand regret des Habitans de *Guidé* & de *Pario*, les Chefs-d'œuvre de *Praxitèle* par le désespoir d'insolens Garnemens. Il se cacha sous les mauvaises Herbes qui croissent dans mon Jardin ; mais lorsqu'il sera sarclé & qu'on en aura ôté les branches seches, il peut sûrement s'attendre, ou à perdre la vie, ou à être puni d'un Bannissement perpétuel - - - - - Voiez, Ami Lecteur, si ce rêve n'est pas un présage. N'avons-nous donc pas sujet de croire que ce grand Héros a fermé la paupière pour jamais ? Si vous demandez qui furent ses Juges, quels ses Bourreaux, & l'endroit où se fit l'exécution, vous nous permettrez de vous renvoyer à son Historien. Lui même dans son Ouvrage l'a jugé sans instruction de Procès, condamné sans Interrogatoires préallables, & dressé son Echaffaut; oui, lui-même a livré à l'Exécuteur de la Justice, mis à mort en Meurtrier ce grand Homme, & étouffé sa gloire avec le souvenir de ses Merveilles : encore croit-il, tant il a l'esprit égaré, s'être acquis une réputation immortelle, en détruisant celle du Comte de *Totleben*.

Ce seroit ici le lieu de ressusciter ce Phénix de ses cendres, s'il ne nous restoit

ou

K 3

à

à examiner ce que l'on appelle *Testament Politique*.

L'Historien a fait du Pontificat de *Sixte V.* un singulier usage pour se forger des Règles fondamentales qui pûssent lui procurer des lumières sur la Politique des Cours ; mais son génie *Machiaveliste* gâte tout son Systême. Un bon Courtisan, suivant ses principes, ne sauroit être qu'un malhonnête homme. Il vous enseigne que *si un Prince est cruel, vous devez l'être également* - - - - En un mot il faut que votre cœur soit aussi flexible qu'un nez de cire qui obéit à la main, & capable de se former à tous égards sur la volonté du Prince. En cela consiste la *Science étudiée* de l'Historien, si l'on veut faire fortune. Une autre leçon, digne de la sublimité de son esprit, est celle qui tend à nous enrichir. *Vous devez, dit-il, amasser des trésors en cachette & les envoyer hors du Pays, tandis que vous affecterez aux yeux du Public l'ex-
térieur d'un homme indigent* - - - - Il faut l'avouer, l'avis n'est pas tout à fait destitué de Politique ; mais il n'est à suivre que pour le Précepteur : car tout honnête homme se gardera bien de franchir ainsi les bornes de la raison. Ce qu'il propose, est
une

une allusion qu'il fait aux thrésors dont il gratifie si libéralement le Comte de *Totleben* dans son Histoire. Abrégeons là - dessus, & annullons ce *Testament*; aussi bien le Notaire, qui en conserve l'Original, seroit aussi difficile à trouver que s'il habitoit dans la Lune, où même on le chercheroit en vain avec les Téléscopes de *Huygens*, que l'on estime pour les meilleurs.

Il est tems qu'à l'exemple de *Thésée*, qui avec son Ami descendit au *Tartare* pour y combattre les Monstres infernaux, nous tirions notre Héros du sépulchre & lui rendions la vie. L'illustre *Totleben* a été assez long-tems le jouet de ses Ennemis, il est juste que nous le fassions reparoître à la Cour de *Russie* avec plus d'éclat que jamais. Déjà les nuages commencent à se dissiper, & font place à l'aurore, tandis que la foule de ses envieux recule vers le piège qu'on lui avoit préparé.

Où sont à présent les preuves authentiques de sa mort; les Entretiens d'un homme qui va expirer; ces tendres, mais tristes & derniers adieux à ses Enfans? Où est le Gobelet de cet *Hannibal*, où est le *Testament Politique*, cette Pièce étudiée? Je le demande,

156 TOTLEBEN RESSUSCITE' ET DISCULPE'.

demande, tout cela n'est-il pas un amas de fadaïses, un tissu de fictions ornées & conçues dans l'imagination d'un Ecrivain, ennemi de la vérité? Avant qu'il soit peu, nous le verrons suffoquer sous ses scandaleux Ouvrages, comme *Tarpeia* étouffa sous les Boucliers des *Sabiniens*, après avoir trahi sa Patrie. En attendant, nous le laissons en proie aux cuisans regrets, & c'est assez pour nous de voir vivre un Héros, à qui l'Envie avoit arraché l'ame.

F I N.





2 f 1257

ULB Halle
005 471 80X

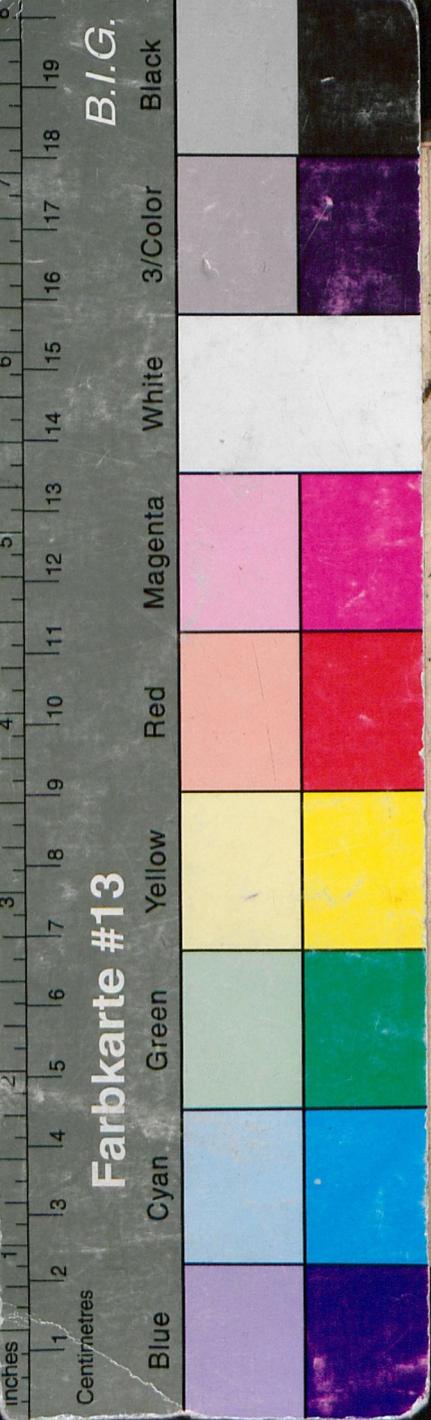
3



W.C.







LA VIE
DU COMTE DE
TOTLEBEN,

Ci-devant Colonel au Service des Erats-Généraux des Provinces -Unies, & dernièrement Lieutenant-Général des Armées de Sa Majesté l'Impératrice de toutes les Ruffies;

CONTENANT
SES AVANTURES ET SES CAMPAGNES.

AVEC
UN TRAITÉ INTITULÉ:
LE
COMTE DE TOTLEBEN
RESSUSCITÉ ET DISCULPÉ.

Traduite du Hollandois.

À COLOGNE,
chez PIERRE MARTEAU,
MDCCLXII.